

n° 12

Côté-Philo

www.acireph.org

Le journal de l'enseignement de la philosophie

Dossier

COMMENT PARLER EN CLASSE DE LA RELIGION ET DES CROYANCES RELIGIEUSES ?

**Raison et croyance : figures du discours élève
et figures théoriques**

**La théorie de l'évolution face au créationnisme
et au *Dessein Intelligent***

Le philosophe et l'ethnologue

Lire Averroès en terminale ?

juin 2008

Côté-Philo

le journal de l'enseignement de la philosophie

Comité de rédaction :

Renaud Dogat (Rédacteur en Chef)

Gérard Malkassian (Directeur de publication)

Serge Cospérec (responsable de rédaction pour l'édition papier)

Gérard Chomienne

Jean-Jacques Guinchard

Les articles publiés par *Côté Philo* n'engagent que leurs auteurs.

Pour écrire dans Côté-Philo :

Adressez vos textes au comité de rédaction :

email : postmaster@acireph.org

ou adresse postale : Renaud Dogat - « Côté-Philo »
 92 rue de la Réunion
 75020 Paris

Le Comité de rédaction informera l'auteur de sa décision :
acceptation, acceptation sous réserve de modifications, ou non-publication.

Les textes envoyés ne sont pas retournés à leurs auteurs

L'Acireph assure l'édition de *Côté Philo*
<http://www.acireph.org>

Côté Philo

www.acireph.org

Le journal de l'enseignement de la philosophie

ÉDITORIAL		3
HUMEURS	Les retombées du bac 2008 Jean-Jacques Guinchard	5
DOSSIER	Comment parler en classe de la religion et des croyances religieuses ?	9
	Raison et croyances (I) : les figures du discours des élèves	11
	Raison et croyances (II) : figures théoriques Serge Cospérec	17
	La théorie de l'évolution face aux croyances religieuses contemporaines Compte-rendu de la conférence de Guillaume Lecointre	39
	Le philosophe et l'ethnologue François Lafayette	53
	Averroès en terminale ? Serge Cospérec	59
En classe	Lire des extraits du <i>Discours décisif</i> Serge Cospérec	67

Éditorial

Chers Amis lecteurs,

Ce numéro 12 de *Côté Philo*, colle à l'actualité du métier de professeur de philosophie, la plus brûlante, dans les deux sens : notre présent immédiat, au début de l'été, ce sont les corrections, les interrogations (les oraux de bac... sans parler de nos propres interrogations !), un présent sans surprise, certes, mais aussi en ce mois de juin, un degré d'intensité polémique inédit. Les sujets de l'examen, d'abord pour nous des sujets de perplexité ? Que penser de déclarations parfois fracassantes sur l'avenir du bac et de notre discipline ? Nous avons tenté de faire le point, car notre action l'année prochaine en dépendra nécessairement.

Plus serein d'autre part, en pensant au contenu de nos futures leçons, un dossier où nous mettons à votre disposition les pièces essentielles des Journées d'étude que nous avons tenues cet automne. Et plus dépaysant, peut-être même, car à propos du thème de ces Journées, la confrontation dans les classes avec la ou les religions, comme notion du programme et inévitablement comme fait présent dans l'esprit et la vie de nos élèves, nous sortons délibérément des sentiers relativement connus de la tradition philosophique occidentale, en explorant le cas Averroès.

Force est au passage de constater une fois encore les carences de l'institution philosophique officielle. Inviter en 2003 au sein de la prestigieuse cohorte des cinquante « philosophes du bac » un penseur musulman médiéval, quoi de plus louable, mais au nom de quelle logique, avec quelles intentions, bref, pour quoi faire ? Cette lacune qui pourrait condamner le malheureux Averroès à faire de la figuration muette, Serge Cospérec la comble en proposant une introduction synthétique pleine de pistes.

Dans le même dossier vous pourrez lire une réflexion d'ensemble sur les attitudes des élèves devant le problème religieux, et du coup sur celles que nous pouvons adopter de notre côté. De même à l'heure où des intellectuels prétendent réinjecter du religieux dans le scientifique en refaisant de la nature une création, il est précieux de lire les mises au point du spécialiste de l'évolution et de la taxinomie Guillaume Lecointre, qui avait accepté notre invitation aux Journées d'étude. Enfin, François Lafayette évoque quelques pièges et difficultés de l'étude des religions autres que monothéistes. Parce que la connaissance en fait souvent défaut, il invite les professeurs de philosophie à regarder du côté de l'anthropologie et de l'ethnologie.

Bonnes vacances quand vous en aurez fini avec les devoirs des candidats. Mais n'oubliez pas vos propres devoirs de vacances : lire le *Discours décisif*, préparer votre participation aux prochaines Journées d'étude de novembre 2008 !

Jean-Jacques Guinchard

Humeurs

Les retombées du bac 2008

L'année scolaire 2008-2009 se termine en beauté pour l'enseignement de la philosophie. La célébration du bac a eu lieu avec plus encore de solennité que d'habitude, d'un côté, mais aussi avec quelques explosions en avance sur le 14 juillet.

Côté fastes traditionnels, nous avons eu droit au rituel de la publication des sujets de dissertation le jour même de l'examen par la presse nationale et les médias audio-visuels. C'est le type même du « marronnier », l'article de saison qui revient toujours à la même date dans les journaux. Demandons-nous quand même en passant à quoi les sujets *de philosophie* doivent cette gloire particulière et éphémère. C'est la première épreuve ? Certes. La matière reste auréolée d'un certain prestige ? Si on veut, car l'auréole clignote comme un vieux néon, cette année. En fait, n'est-ce pas tout simplement que les sujets de sciences ou de langues seraient incompréhensibles pour le commun des mortels, et que ceux de géographie ou de sciences économiques débouchent sur un traitement trop technique et prosaïque ?

Tout de même, s'il y a quelque chose de neuf cette année, c'est que la mode philosophique ou, si on préfère, l'intérêt public plus poussé ces dernières années en France pour la dimension philosophique a amplifié en amont l'effet médiatique du bac, ou son exploitation : le mensuel *Philo-Mag* a publié un numéro destiné aux candidats, assez axé sur le sentiment d'urgence, la radio *France-Culture* a diffusé une série de traitements de sujets plus ou moins improvisés à l'antenne par des collègues déjà un peu notoires, le producteur de l'émission lui-même ayant aussi proposé une suite de petites causeries sur les grands philosophes. L'impression qu'on en retire, c'est que les diffuseurs de philo noble ont plus ou moins mis la main sur ce qui appartenait jusqu'ici aux seuls spécialistes du bachotage. On s'en réjouirait si ce n'était pas à double tranchant. Les intellectuels et journalistes « philosophes », ne rendent pas forcément un bon service à la philosophie en la noyant encore un peu plus dans les brumes du supplément d'âme. Passons.

La grande nouveauté de 2008, c'est la contestation du bac, et, peut-être parce qu'elle en est la figure de proue - elle apparaît en premier et elle concentre les faiblesses du système - de la philosophie comme matière. *Le Monde* du 16 juin s'est montré dubitatif sur ses droits à rester la « discipline-reine », en reprenant en partie les propos de l'un d'entre nous, qui se déclare « furieux » de la nature de la tâche à accomplir une fois de plus comme correcteur, et en esquissant l'histoire de la philosophie dans l'enseignement français, telle que Bruno Poucet l'a mise en évidence. Au fond, rien à redire à cet article. C'est bien l'essentiel de ce que nous reprochons au système, même si nous pouvons regretter que les principes mêmes du journalisme ne permettent pas de parler

aussi de ce que nous avons à opposer comme alternatives solides à une situation qui ne peut que se détériorer encore.

L'événement a eu lieu dans les colonnes de *La Croix* le 12 juin. Avec un retentissement d'autant plus offusqué, comme le montre en particulier la réaction dans *Libération* le 23 juin de Jean-Paul Jouary, un bon représentant de la doctrine officieuse en philosophie, que cette fois, non seulement on a tiré sur l'ambulance, et pas au lance-pierres, mais que l'auteur des tirs n'est autre que l'ancien directeur de l'hôpital...

C'est le philosophe Luc Ferry, le ministre de l'Education nationale du gouvernement Raffarin de 2002 à 2004, l'ami et longtemps le co-auteur d'Alain Renaut, le politique qui a dû gérer la fin de la bataille des programmes telle qu'elle a abouti à la version retouchée de 2003, qui déclare qu'à tout prendre, il vaudrait mieux abandonner l'enseignement de la philo s'il doit persister sous sa forme et avec ses résultats actuels.

On s'explique très bien la fureur de certains conservateurs qui n'avaient pas digéré sa relative implication dans la timide tentative de rénover l'enseignement de la philo, et qui le voient aujourd'hui tout balayer avec désinvolture. Car la situation personnelle de Ferry donne à penser que c'est la désinvolture et pas l'amertume qui le font parler¹

Cela dit, il faut lire entièrement les propos de l'ancien ministre. Une fois passé le moment radical choc (et son argument boiteux : que les anciens élèves de philosophie aient oublié les leçons qu'ils ont reçues, c'est vrai aussi des leçons des autres matières, et seuls les enseignants revoient assez souvent ce qu'ils ont appris autrefois en classe pour que cela leur reste précisément en mémoire), Luc Ferry se déclare favorable à l'introduction de la philosophie en première² et à un infléchissement de l'enseignement vers l'histoire des idées.

C'est là qu'il y a pour nous matière à réflexion. Car les polémiques, comme les ministres, passent, mais il y aura sûrement encore un bac en juin 2009, et nous aurons encore pour un bon moment à travailler avec nos élèves.

Si la philo est en crise, crise ouverte encore plus nettement désormais, ce n'est pas uniquement une question de programme, mais aussi de formes d'épreuves et aussi de finalités explicites de notre enseignement. Les trois dimensions sont indissociables si on veut voir assez loin et assez vaste. Lorsque L. Ferry se déclare pour une extension à la première, il n'aborde pas la conséquence et même la vertu de cette extension : elle donnerait nécessairement à la matière philo au lycée une autre fonction que de servir de préparation à une épreuve du bac. On ne pourrait plus, en d'autres termes, se contenter de l'argument

¹ Aujourd'hui, « 95 % de mon temps est consacré à l'écriture. C'est un vrai bonheur. Je n'ai pas de chef, pas de patron, c'est vraiment le plus beau métier du monde », voir www.lepetitjournal.com Barcelone le 21 avril 2008. Précisions : pour les 5% restants, Luc Ferry appartient au Conseil économique et social et a un ami Président de la république qui l'a nommé au « Comité de réflexion sur la modernisation et le rééquilibrage des institutions ».

² Mais pas auprès des enfants, qu'il ne faut pas exposer aux ravages éventuels de « gourous ». Nous serons un certain nombre à être d'accord avec lui là-dessus.

fataliste : « que voulez-vous qu'on fasse en un an ? N'est-il pas plus cohérent de fermer la boutique ? ».

De même qu'on ne peut pas tenir deux années scolaires avec comme fonds de commerce « l'étonnement philosophique », « l'arrachement à la séduction de l'opinion » et autres formules pathétiques dans tous les sens de l'adjectif.

On ne peut plus échapper non plus à une grande alternative en matière de finalités. Ou bien nous visons un enseignement culturel, de connaissances des doctrines et des grands débats (en tout cas d'une sélection de ces grands débats) de la culture philosophique occidentale, ce qui serait une histoire des idées « intelligente » c'est-à-dire non pas sèche et chronologique, ce qui n'a rien de fatal n'en déplaît à ses adversaires acharnés, mais donnant une logique à l'enseignement reçu ou à recevoir dans le supérieur. Ou bien c'est une formation au raisonnement et à l'argumentation, destinée à armer les futurs étudiants, professionnels, citoyens. On peut bien sûr ne pas tirer un trait absolu, une frontière infranchissable entre les deux, mais il faudra ou il faudrait bien que l'un des deux objectifs l'emporte clairement sur l'autre, c'est-à-dire utilise l'autre comme un moyen.

Enfin, le problème du bac en tant que tel. Libre à certains de continuer à défendre par principe l'examen sous sa forme traditionnelle au nom de la liberté, de l'égalité et de l'anonymat, alors que les deux premières valeurs sont bien mal en point. Ou de se déclarer incompetents sur le problème parce qu'ils s'enferment dans leur matière. Nous ne raisonnons pas ainsi. Pas de paranoïa complaisante : il n'y a pas et il n'y a pas eu à l'occasion de la session 2008 une sournoise attaque contre la philosophie, prélude à un travail de sape concerté contre le bac donc contre la République. Mais ce n'est pas parce que ces aspects sont mal liés dans un certain discours qu'ils ne le sont pas du tout dans la réalité. Il faut bien repenser la place, la fonction, le style aussi, de l'enseignement de la philo. Si le sort de cette dernière est symboliquement et institutionnellement si lié à la façon dont la société française organise l'évaluation de la jeunesse à l'issue de l'enseignement secondaire, et si cette façon de faire n'est plus satisfaisante, alors les profs de philo ont leur rôle à jouer aussi dans le débat sur le bac. C'est pour nous un cadre global, un arrière-plan, sur lequel se détache le métier de professeur de philosophie. Imaginons pour terminer qu'en 2009 l'épreuve de philosophie ne soit pas montée en épingle par les médias. Ce serait bon signe !

Jean-Jacques Guinchard

DOSSIER

Comment parler en classe de la religion est des croyances religieuses ?

C'était le thème des Journées d'étude organisées par l'ACIREPH en octobre dernier. C'est que la question religieuse est revenue très sensible et qu'il n'est pas facile de l'aborder compte-tenu de l'hétérogénéité des *élèves* à la réceptivité ou réactivité très variable, du contexte *politique* français (la laïcité) et des problèmes *philosophiques* relatifs à l'approche laïque des croyances et des religion (quelle place pour la religion dans la culture ? quel droit de regard pour la raison sur les textes sacrés ? Croyance et science ? etc.).

Le dossier qui suit entend d'abord prolonger les intenses débats que nous avons eu au cours de ces journées. Il rend compte aussi de la conférence de Guillaume Lecointre sur le darwinisme face au créationnisme et au « Dessein Intelligent ».

Raison et croyance

première partie : les figures du discours des élèves

par Serge Cospérec

En 2006, les journées d'études de l'ACIREh abordaient une question épineuse : *comment parler en classe de la religion et des croyances religieuses* ? Eh bien oui ! Comment en parler en effet... lorsque tout paraît se liguer contre une telle entreprise ? Je présente et soumetts à la discussion un choix professionnel tentant de répondre à la question à travers deux articles¹.

1. Comment aborder en classe le rapport entre foi (religion ou croyance) et raison (philosophie ou science) ?

Des résistances à surmonter

Deux résistances font particulièrement obstacle. Celle d'élèves, pour qui la religion étant LE sacré, LA vérité et LA sagesse, refusent l'idée même d'un examen *critique* des idées religieuses (dogmatisme antiphilosophique), examen obscurément pressenti comme une menace. Celle d'élèves, pour qui la religion étant scandaleusement irrationnelle et fanatique, se disent lassés d'entendre parler tous les jours de religion et refusent qu'on s'y arrête (perte de temps, objet sans intérêt) ou alors... pour en faire une critique radicale (dogmatisme antireligieux).

Comment sortir du blocage ?

Je précise mes choix. Je suis convaincu du caractère *pédagogiquement stérile* de la rupture fondée sur la dévalorisation brutale de l'opinion des élèves - plus encore s'agissant de croyances mettant en jeu des questions identitaires et personnelles extrêmement fortes ou sensibles. Convaincu aussi du caractère *philosophiquement erroné* de la mise en scène du combat "raison vs foi" (ou philo vs religion) que je soupçonne, en outre, de ne pas être très laïque.

En bref, je ne crois pas que la finalité de l'enseignement de philosophie soit de gagner les élèves à nos propres convictions, fussent-elles philosophiques², par

¹ Rassemblés en un seul numéro en raison du changement de la politique éditoriale du journal.

² Cf. ce qu'a écrit (définitivement à mes yeux) Alquié en 1954 à ce sujet : "*Je me souviens ici de l'émotion qui était la mienne lorsque, professeur de lycée, je voyais, en chaque octobre, prendre place devant moi ces futurs médecins, ces futurs avocats, ces futurs ingénieurs qui allaient avoir, en leur vie, la seule occasion de connaître Spinoza, de connaître Descartes. A l'idée que cette chance unique passait par moi, dépendait de moi, je me sentais presque angoissé. Mais l'idée que c'était aussi, pour mes élèves, l'unique occasion de connaître mes propres pensées m'aurait plutôt fait rire. Ainsi mes collègues m'excuseront-ils de me soucier moins de notre droit à exposer notre philosophie que de notre devoir de traiter ce qu'il faut bien appeler le programme*"

exemple les gagner au matérialisme athée, à un criticisme piétiste ou à un quelconque théisme philosophique. Selon moi, former les élèves à la raison, c'est leur apporter un certain nombre d'outils intellectuels et une culture pour les aider à clarifier *leurs* pensées, à *mieux* penser et à se repérer dans le monde des idées.

Mon option pédagogique en découle : remonter, autant que faire se peut, aux choix philosophiques qui pourraient fonder le discours commun des élèves. En gros, il s'agit de leur dire que leur position (quelle qu'elle soit) *n'est pas stupide*, qu'elle correspond plus ou moins à des positions philosophiques bien connues, et qu'il s'agit pour eux de les identifier, d'en avoir une claire conscience, bref de passer de la philosophie spontanée qui est la leur (comme dirait Gramsci), philosophie souvent dogmatique, peu argumentée, à une philosophie véritable, plus instruite et réfléchie. Bref, montrer que, *philosophiquement* ressaisi et reconstruit, leur discours pourrait être acceptable. Je suis convaincu par ailleurs que cette reconstruction, pour peu qu'ils en acceptent la méditation, ne sera pas sans effet, notamment de distanciation critique.

Cette option oblige, d'une part, à identifier la variété des positions spontanées des élèves, en faire une première reconstruction (sûrement déjà artificielle) ; et, d'autre part, à convoquer toutes les ressources de l'histoire des idées et de notre propre formation philosophique¹, pour repérer les discours qui correspondent à une élaboration *philosophique* des positions spontanées (second artifice).

J'expose dans la suite de l'article la première reconstruction.

2. Sept figures possibles du rapport foi-raison dans le discours des élèves

A. LES FIGURES DE LA DISCORDE : FOI ET RAISON SONT IRRECONCILIABLES.

Elles ont en commun de n'admettre qu'un seul ordre de vérité : celui de la foi OU celui de la raison. D'où, deux formes principales :

A.1 Le rejet en bloc au nom de la foi de tout discours jugé contraire au dogme : - de la philosophie accusée d'être antireligieuse ("*impie*") ; - et de la

¹ Ce en quoi, observons-le en passant, un professeur *de philosophie* est bien indispensable pour enseigner la philosophie. La notion de religion (comme celles de bonheur, de liberté, etc.) est commune : tout un chacun peut en discourir. Mais son analyse *philosophique* requiert la connaissance des conceptualisations dont elle a été l'objet. De même, si la littérature parle abondamment de la *mort*, *du bonheur*, *de la morale* etc. (les élèves le découvriront grâce au professeur de lettres), il faut bien être philosophe de formation pour expliquer ce que recouvre une éthique hédoniste, déontologique ou conséquentialiste, aider à maîtriser les concepts techniques qui permettent de penser philosophiquement une « notion ».

science¹ lorsqu'elle contredit le dogme. La religion qui détient seule la Vérité est la seule valeur. **Primauté absolue d'une foi** foncièrement antagonique à la raison. Cette position peut se manifester de deux façons en classe : - par une contestation virulente du droit même à *penser* le religieux ; - par une attitude stratégique de double discours : l'élève restitue le discours philosophique ou scientifique "pour répondre aux questions du professeur", "pour les interros", pour éviter "la prise de tête" mais le refuse intérieurement.

A.2. Le rejet en bloc au nom de la raison de tout discours religieux. La religion est ici assimilée à un ensemble de superstitions, de croyances irrationnelles, résultat de l'obscurantisme. La science (ou la philosophie) est posée comme apportant seule les réponses dignes de crédit aux grandes interrogations de l'homme.. (« pour moi, la religion c'est l'anti-science, le fanatisme », « c'est le moyen-âge »). **Primauté absolue d'une raison** foncièrement antagonique à la foi.

B. FIGURE DE LA COMPREHENSION (RIEN A ACCORDER)

S'exprime principalement sous la forme de la curiosité (« j'aime bien connaître les mythes des autres pays » ; « j'aime bien comprendre les autres religions, savoir comment les gens vivent »). L'attitude de compréhension est sensible au côté culturel (« chaque civilisation a eu des croyances qui permettaient aux hommes de vivre, d'avoir une morale etc. »). A égale distance des deux positions précédentes, elle refuse de voir dans le discours religieux un discours de vérité mais accorde une valeur anthropologique (symbolique, civilisationnelle) aux croyances religieuses. Si le *croire* est ici distingué du *savoir* (seule la raison philosophique ou scientifique permet d'atteindre la vérité), la croyance n'est pas pour autant sans valeur ni signification. Il n'y a donc ni désaccord ni accord entre raison et foi : la raison peut saisir le *sens* d'une croyance. Mais dans la recherche de la vérité la primauté reste ici à la **raison accueillante** à la culture véhiculée par la religion.

C. FIGURE DE L'ACCORD NECESSAIRE (DITE DU CONCORDISME)

Longtemps marginale, inconnue dans les classes, cette attitude est aujourd'hui fréquente dès que le dogme créationniste est examiné. L'offensive idéologique et médiatique des théoriciens de l'*Intelligent Design* nourrit le discours commun. Ici, on nie toute contradiction entre raison et foi (philosophie ou science et dogme théologique) soit en affirmant que les découvertes scientifiques n'ont rien d'original car *tout* se trouverait déjà dans les textes sacrés (« *tout est dans*

¹ Variante : le rejet différencié qui consiste à légitimer les parties des connaissances scientifiques qui n'entrent pas en conflit avec les croyances religieuses et à rejeter la validité des autres. Exemple de discours : « Chez nous on dit «Allah a créé la maladie et le médicament ». Pour moi, la foi ne s'oppose pas à la science, elle nous oblige d'aller plus loin dans la science et la science nous est utile dans la vie (médecine, biologie, ...) » - évidemment on dira cela tout en soutenant la fausseté de l'évolutionnisme.

le Coran / dans la Bible ») ; soit en affirmant que le progrès du savoir confirme les dogmes (« La science peut éclairer la religion sur certains points. La religion doit évoluer, s'adapter. Mais pour l'évolution, le Big-Bang prouve qu'il y a eu création à partir de rien »). La primauté reste donc à la foi que la "vraie" raison ne peut que confirmer ou éclairer.

D. FIGURE DE COMPLEMENTARITE : RAISON ET FOI SONT CONCILIAIBLES PAR SEPARATION DE DOMAINE

Exprimée ordinairement par des phrases comme « *la religion répond à la question du pourquoi et la science à la question du comment* », « *la Foi c'est pour la morale, la science c'est pour savoir* », « *c'est deux choses complètement différentes* », « *la religion, c'est mettre des limites à la science* » (Hiroshima, l'eugénisme, etc.)

On admet ici que raison et foi atteignent chacune des *vérités* dans leur ordre : la raison dans celui de la *connaissance* (des faits), la foi dans celui des *valeurs*. Si le conflit frontal science-religion est évité, il subsiste (pour le professeur) avec la raison philosophique sur le terrain métaphysique et moral (avec certaines formes du rationalisme moral par exemple). Donc une sorte de partage par domaine de compétence, une autonomie réciproque, avec primauté de la foi pour les questions ultimes (sens de la vie et valeurs).

E. LE RELATIVISME SUBJECTIVISTE : RIEN A ACCORDER, IL N'Y A PAS DE VERITE

Cette position supprime le problème (« *chacun croit ce qu'il veut* » « *la vérité personne ne sait ce que c'est, même en science les théories ça change tout le temps* »). Le discours est connu : il n'y a pas de vérité, la science ne prouve rien et la philosophie encore moins, chacun croit ce qu'il veut du moment qu'il est heureux. L'intention libérale apparente est irréprochable : tolérance ! L'intention réelle est souvent stratégique : mettre ses convictions les plus dogmatiques à l'abri de toute critique rationnelle. Tout est croyance, mais ce que je crois, moi, est - pour moi - vérité absolue ; l'affirmation relativiste me dispense commodément de rendre compte de ma croyance. Toute critique rationnelle est alors perçue et dénoncée comme dogmatique, arrogante, et contraire à la liberté ! « *On sait aujourd'hui que la science c'est des théories tout comme les religions. Alors on choisit ce qu'on veut.* » « *Les vérités de la science sont relatives et elle peut rien prouver sur Dieu. Donc j'ai raison d'y croire* » ; « *les sciences ou la philosophie sont incapables d'atteindre des vérités définitives. Donc, il n'y a pas le droit de critiquer les croyances, ce que je crois* »

Ce subjectivisme peut s'accompagner d'un *pragmatisme* limité : considérer que si tel ou tel argument avancé est suffisamment convaincant, il doit être pris en compte même s'il va à l'encontre d'un texte sacré, "*mais pas pour tout*" ("*je ne crois pas à la virginité de la Vierge Marie, c'est impossible ! Mais à Jésus fils de Dieu, oui*"). La consistance des croyances (ou des convictions) s'éprouvant uniquement à l'aune du bien-être qu'elles procurent, on ne s'étonnera pas qu'on

puisse ici admettre simultanément des idées contradictoires, le critère de non-contradiction étant lui-même relativisé.

F. FIGURE HORS JEU ?

Aux figures précédentes correspondent *peu ou prou* des positions théoriques dans le champ intellectuel. Mais il y a des attitudes plus complexes.

Chez certains élèves opèrent une forme de **clivage** : accepter le raisonnement rationnel (scientifique) en classe et raisonner selon ses croyances ailleurs comme si deux ordres de réalité existaient : le monde matériel auquel s'appliquent les lois scientifiques et une dimension « méta » régie par la religion. Cette attitude est à distinguer de la stratégie du double discours : ici nulle hypocrisie. Le clivage peut aboutir à une situation de **déchirement** dont il ne faut pas sous-estimer l'intensité, notamment lorsqu'il s'agit d'élèves d'origine étrangère, qui ont pu arriver tardivement en France et ont donc connu un contexte culturel et intellectuel très différent du nôtre. L'élève est en proie à un dilemme : il ne sait plus s'il doit faire confiance à ce qu'il a toujours pensé ou à ce qu'il vient de comprendre par la philosophie (ou les sciences). Le choc peut être violent et l'élève aura besoin de toutes les ressources de la philosophie pour surmonter son hésitation ; ce qui suppose que le professeur soit capable d'y voir autre chose qu'un attachement stupide et persistant à des croyances erronées et fortement résistantes à la rationalité qu'incarnerait son propre discours.

Cela étant donné, comment arriver à la philosophie ?

Serge Cospérec

Raison et croyance

DEUXIEME PARTIE : FIGURES THEORIQUES

La première partie de l'article a présenté sept figures possibles du rapport Foi-Raison dans le discours élève. Le but du cours est de faire apparaître cette *pluralité* comme *légitime* (contre les tentations du dogmatisme et de l'intolérance), puis comme un *problème philosophique*. Ce qui exige :

1° la présentation d'une reconstruction "philosophiquement" acceptable de ces figures "spontanées" (avec la part d'artifice qu'emporte nécessairement un tel exercice)

2° de *choisir* pour la classe un *problème* philosophique classique se prêtant à une telle reconstruction.

J'ai retenu le problème suivant : *comment envisager les relations entre foi et raison dans la recherche de la vérité ?* En introduction, on peut se borner à rappeler quelques éléments du problème, à savoir la concurrence vive et parfois conflictuelle entre les prétentions de la philosophie (ou des sciences) et celles de la religion. Le rappel de l'épisode galiléen suffit à rendre sensible ce conflit.

A. LES FIGURES DE LA DISCORDE : FOI ET RAISON SONT IRRECONCILIABLES.

A.1. Victoire de la foi *sur* la raison (de la théologie *sur* la philosophie) ou la primauté absolue de la foi

- *Préambule*

Cette figure (la religion rivale de la philosophie) a souvent le don d'irriter les professeurs qui n'y voient que la manifestation incompréhensible d'un obscurantisme dogmatique. Je pense qu'elle mérite attention car ses motifs théoriques correspondent finalement assez bien au sentiment qui guide les élèves les plus contestataires du droit de la philosophie à penser la religion. Je m'y arrêterai donc davantage et peut-être moins pour les élèves que pour les lecteurs de *Côté-Philo* !

Cette rivalité est aussi banale qu'ancienne. La rationalité philosophique émerge lorsque que le *logos* commence à se démarquer du *mythos*. Et le *logos* philosophique conteste rapidement la capacité du discours mythique, poétique ou religieux, à dire le vrai du Monde, le vrai des Dieux¹, le vrai de l'âme, de l'homme, de la mort, etc., et, surtout, ... le vrai de la *vie bonne* (ou

¹ La critique des Dieux de la foule est un lieu commun de la philosophie dans l'Antiquité ; les Dieux de Platon, d'Aristote, d'Épictète ou d'Épicure s'opposent à ceux de la piété ordinaire, de la religiosité commune et vivante des peuples. Et Socrate est condamné pour avoir, dit l'accusation, introduit de faux Dieux corrompu la jeunesse. Conflit ancien donc...

bienheureuse) : philosophie et religion forment deux sagesse¹ concurrentes. Le conflit devient frontal avec la prétention du monothéisme chrétien à clore² la recherche de la *vérité* et de la *sagesse* : si elles sont connues (révélées) à quoi bon, en effet, philosopher ? Fermeture en 529 des écoles philosophiques grecques d'Athènes par Justinien après sa conversion au christianisme (acte symbolique de cette rupture³). Et ouverture d'un conflit durable entre Foi et Raison, Religion et Philosophie.

C'est bien ce conflit que manifeste la *résistance* de certains élèves au cours de philosophie. Même si cette résistance est plutôt le fait, aujourd'hui, d'élèves de confession musulmane que chrétienne. C'est qu'on retrouve dans le contexte *culturel* musulman l'opposition de la philosophie (*falasca*) et de la religion (la théologie apologétique ou *kalam*).

Caractérisation sommaire de cette figure au plan théorique

Thèse : la vérité est UNE et seule la Foi permet d'accéder aux vérités essentielles - celles concernant Dieu, la conduite de la vie et l'obtention du salut. La raison est inutile.

Citation caractéristique :

« *Que m'importe la philosophie. Mes maîtres sont les apôtres. Ils ne m'ont pas appris à lire Platon, à démêler les subtilités d'Aristote... mais ils m'ont appris à vivre* » - « *Qu'y a-t-il en effet de plus contraire à la raison que de vouloir la faire servir à se surpasser elle-même, et que peut-on voir de plus opposé à la foi que de refuser de croire tout ce qui dépasse la portée de la raison ?* »

Bernard de Clairvaux (1090-1153)

Illustration théorique possible : Bernard de Clairvaux ; certains textes d'Abélard également et cela bien que Bernard de Clairvaux se soit opposé à un Abélard qui accordait à trop à la raison ses yeux. Concernant le choix des textes, je pars du principe qu'il s'agit surtout de travailler les *argumentations* utilisées et non d'établir la doctrine exacte de tel ou tel auteur ; on trouvera dans le même sens des textes de Bonaventure, Al-Ghazali et Ibn Khaldoun⁴.

¹ La philosophie antique est d'abord une SAGESSE et non un SAVOIR ; et quand elle théorise, elle ne le fait que dans une perspective *pratique* (cf. Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique?*)

² Le polythéisme s'accommode par nature pourrait-on dire du pluralisme des "sectes" (ou écoles) religieuses ou philosophiques ; c'est impossible avec un monothéisme prosélyte, à prétention et destination universelle ("catholique"). Le conflit devient inévitable.

³ La conséquence de cette décision est considérable. C'est le début de la *translatio studiorum* (transfert des études hétérodoxes vers la Perse) qui se poursuivra pendant plusieurs siècles autour de la Méditerranée. Voir à ce sujet les travaux d'Alain de Libera (par ex, *La philosophie médiévale*, PUF, pp. 4-5-8, 21-22, 53-54, 187-189, 309-312).

⁴ Pour ces deux auteurs, cf. dans ce numéro les textes à la fin de l'article sur le Discours Décisif.

• *Trois aspects inséparables de cette position :*

1° **La dimension *pratique* de la vérité** : la philosophie (dite « païenne ») est recherche de la sagesse, de la « vie excellente ». Or la « Révélation » a changé la donne. Puisque la "vérité" est désormais connue (révélée) et la sagesse n'est plus à chercher, il suffit de lire ou recevoir l'enseignement des Écritures ¹.

2° **L'affirmation d'un ordre de vérité *surpassant la raison*** que seule la foi (le Croire) permet d'atteindre (admettre les miracles et accepter des mystères comme la résurrection des corps).

3° **L'affirmation (conséquente) que la raison ne peut éclairer la Foi, le dogme ou le Texte révélé** (et l'interdiction d'y recourir).

Bernard de Clairvaux à propos du mystère de la Trinité "***Le scruter est témérité, le croire est piété***". La Foi prescrit de croire non pas *malgré* les mystères mais *parce que* ce sont des mystères.²

Sens de l'argument principal : la nécessité *rationnelle* de la "*lumière surnaturelle*". La raison humaine (*lumière naturelle*) est trop *faible* (finitude) pour atteindre seule LA Vérité et trop *bornée* pour la comprendre. De fait, *si* on admet la révélation, il y aurait un *ordre* de vérité qui dépasserait la raison (les *mystères* sont incompréhensibles et la sagesse de Dieu passe infiniment la sagesse humaine). La raison seule est donc condamnée à l'erreur (**pas d'autonomie de la raison**). Une science ou une philosophie non strictement subordonnées à la religion sont inutiles, voire dangereuses. La raison ne pouvant comprendre ce qui la dépasse, vouloir la prendre comme unique guide conduirait inévitablement au doute et à remettre en question l'autorité religieuse (attitude assimilable à un "péché d'orgueil", à une forme d'*hybris* : la raison ignorant ses limites) ; d'où l'appel à "l'humilité" ("humiliation") d'une raison invitée à s'incliner devant ce qui la surpasse. Cela ne signifie pas que la foi soit "irrationnelle" ou gratuite puisque des éléments « rationnels » la soutiennent (les "preuves", les "témoignages"). Mais qu'elle est d'abord de l'ordre de la révélation, ordre absolument incommensurable à celui de la raison. Cette position expulse la philosophie (elle ne vaut pas une heure de peine dit Pascal dans un accent fidéiste) sans être réductible à un simple "intégrisme irrationaliste". C'est une figure possible (une thèse) de la relation foi-raison. On la retrouve dans certaines approches *mystiques* : il ne s'agit pas de connaître (par la raison) Dieu mais de l'aimer (*Dieu sensible au cœur* dit Pascal). Poussée à l'extrême, cette position aboutit à un **fidéisme** qui non seulement rejette toute forme de preuve rationnelle en religion mais considère que la raison ou la science ne permettent d'accéder qu'à l'apparence - et non à la réalité - des choses.

Position dérivée contemporaine : le **biblicisme** (dans le fondamentalisme protestant) qui tend à faire de la lecture de l'Écriture Sainte ou de son exégèse l'unique point de référence de tout savoir. Et plus généralement

¹ Sur ce changement, on se reportera de nouveau à Pierre Hadot (*ibid.* chap X, p. 355-370).

² Ou encore le *credo quia absurdum* de Tertulien (repris par Luther) in *De carne Christi*, V (« *credo quia ineptum* ») et attribué à tort à saint Augustin.

toutes les formes de **littéralisme**. Conséquence : rejet de la raison, des sciences et de la philosophie.

Précision pédagogique

Le travail avec les élèves consiste à leur faire *dégager la logique* de cette position, à leur demander de retrouver (par rapport à notre problème) *la thèse et les arguments*, et cela à partir de *citations, d'extraits* bien choisis¹. On suspend donc, provisoirement, tout jugement de valeur, toute appréciation sur cette position même si on veille à en faire apparaître les conséquences et les limites. Et la règle est la même pour toutes les figures. L'appréciation *critique* ne se fait qu'à la fin : la discussion ne peut précéder la compréhension. Chacun doit alors s'interroger sur la force, la validité des idées étudiées au regard des exigences communes concernant l'établissement de la vérité (par exemple : a-t-on affaire à une conception dont on puisse raisonnablement s'attendre à ce qu'elle soit admise par tous ? Quel type de problème pose-t-elle ? , etc.)

A.2. Victoire de la Raison sur la Foi (de la philosophie sur la théologie).

Thèse : la vérité est *une* et seule la raison peut l'atteindre car elle est l'unique source crédible de connaissances. La foi n'est qu'irrationalité (superstition) et obscurantisme (préjugé), ou encore, asile de l'ignorance. Primauté absolue ici de la raison (philosophie ou science). Dévalorisation des conceptions religieuses : la religion ne vaut rien, ni vérité ni autonomie de la foi.

Citation caractéristique

Tout ce qui est sentiment religieux est aliénation mentale à un degré ou un autre. L'homme sur le champ de bataille qui court avec entrain à la mort : un aliéné provisoire. L'être qui prête un pouvoir magique, surnaturel, à un objet quelconque : croix, statuette, etc., etc., un aliéné partiel. Tout ce qui est superstition, croyance aveugle, est un degré de folie. »

Paul Léautaud (1872-1956) Journal littéraire

Illustration théorique possible : certains textes des déismes et théisme anti-religieux (Diderot, Voltaire) ; le matérialisme athée (Marx, Onfray) ; le courant des libres penseurs, un certain positivisme scientifique... Les textes fustigeant violemment l'irrationalisme de la foi ne manquent pas. On peut aussi se servir de certains textes classiques de Lucrèce ou d'Épicure, Hume, Spinoza, Nietzsche ou Freud.

Argument principal : les prétendues vérités religieuses sont des illusions résultant de la disproportion entre la puissance de nos passions (craintes et désirs) et la faiblesse de la raison. La foi doit donc s'effacer devant la raison ; les dogmes religieux sont voués à disparaître avec le progrès de la raison (Cf. Freud, *L'Avenir d'une illusion* ou Popper, *Sciences et religion*). Arguments secondaires : la religion n'est que le moyen politique de maintenir les peuples sous la tutelle d'autorités non démocratiques (théologico-politiques) ; par

¹ Cf. en annexe quelques textes parmi tant d'autres possibles.

ailleurs, elle conduit inéluctablement à l'intolérance, à la guerre car chacun croyant aveuglément à la vérité de *sa* religion (de *sa* foi) ne peut considérer les autres croyances que comme fausses (aucun accord n'est possible).

Position dérivée : un certain réductionnisme *scientiste* qui identifie la *raison* à la seule *rationalité scientifique* et considère que tout ce qui n'en relève pas est forcément irrationnel ou délire (*Schwarmerei*)

La raison (philosophie ou science) est ici dans une position de surplomb critique par rapport à la foi qui se voit refuser toute autonomie. La religion est *réduite* à une illusion, à la manifestation trompeuse d'une réalité plus profonde ignorée, inconsciente ou masquée d'ordre psychique, économique, social ou politique... Le contenu manifeste du discours de la foi est faux, sa vérité est latente (à chercher dans l'économie psychique, dans les rapports sociaux et matériels de production, etc.).

B. FIGURE DE LA COMPREHENSION (RIEN A ACCORDER) : LA RAISON COMPREND LA FOI

Thèse : la vérité est une et la raison seule (philosophie, science) permet de l'atteindre. Comme dans la position précédente, on ne reconnaît aucune valeur *épistémique* à la foi ou à la religion. Mais celle-ci n'est pas réduite à une simple superstition ; le "religieux" est compris comme un phénomène *anthropologique, culturel, social*, majeur et structurant les sociétés humaines.

La religion reste ici subordonnée à la philosophie, aux sciences (anthropologie principalement). Pas d'autonomie du religieux puisqu'au total la foi se trompe sur elle-même. Et la raison (philosophique ou scientifique) comprend mieux la foi qu'elle ne se comprend. Cette primauté de la raison est sans mépris pour la foi dont la raison reconnaît la signification anthropologique (symbolique, sociale, etc.) sinon la valeur (culturelle ou mieux "civilisationnelle" ; on pourrait utiliser de nouveau Freud ici à propos des interdits fondateurs de la civilisation). L'argumentation repose sur une analyse compréhensive du dit "fait" religieux.

Citation caractéristique

La raison d'être des conceptions religieuses, c'est avant tout de fournir un système de notions ou de croyances qui permette à l'individu de se représenter la société dont il fait partie, et les rapports obscurs qui l'unissent à elle. S'il en est ainsi, on peut prévoir que les pratiques du culte ne sauraient se réduire à n'être qu'un ensemble de gestes sans portée et sans efficacité ; car l'objet du culte est d'attacher l'individu à son dieu, c'est-à-dire à la société dont le Dieu n'est que l'expression figurée.

Émile Durkheim, Cours sur les origines de la vie religieuse (1907)

L'**illustration théorique** s'appuiera soit sur une position de surplomb spéculatif de type philosophique telle qu'on la trouve dans certains textes de Hegel, soit sur des approches philosophiques compréhensives (par exemple Bergson, le courant herméneutique, etc.), soit sur les sciences humaines (ethnologie, anthropologie, sociologie).

C. FIGURE DE L'ACCORD NECESSAIRE (dite du CONCORDISME) OU LA VICTOIRE DE LA FOI DANS LA RAISON

Cette figure mérite quelques explications. D'abord parce qu'elle est mal connue et complexe ; ensuite, parce qu'elle correspond à la position d'un nombre croissant d'élèves ; enfin, parce qu'on ne peut que constater la perméabilité des grands médias au discours "concordiste" qu'ils contribuent à légitimer en l'accueillant et en le diffusant de manière si peu critique. Les offensives anti-darwiniennes du créationnisme en sont la manifestation contemporaine la plus spectaculaire. Voyons donc cette figure.

La thèse peut se résumer ainsi : la vérité est une. Les vérités de la raison ne sauraient être véritablement contraires à celles de la foi (et réciproquement). **Foi et raison s'accordent nécessairement.**

On peut distinguer deux variantes principales :

- **le concordisme ancien (c1)** où il s'agit surtout de concilier la raison *philosophique* et le *contenu dogmatique* de la révélation (la théologie). La raison doit retrouver le contenu de la foi (le mouvement est plutôt d'accommoder ici la raison à la foi). **Illustration théorique** : une bonne partie de la *philosophie chrétienne, musulmane et juive* médiévale. L'appareil conceptuel néo-platonicien et aristotélicien (le savoir philosophique) est souvent utilisé pour penser les problèmes posés à la raison par les dogmes.
- **le concordisme contemporain (c2)** où il s'agit de concilier la raison *scientifique* (le contenu des sciences) et les dogmes religieux (le mouvement est plutôt d'accommoder le dogme à la raison scientifique (montrer que les découvertes scientifiques les plus récentes n'infirmement nullement le dogme, bien au contraire).

C1 - Le concordisme ancien

La révélation prime. La théologie (ou la foi) est bien *première* : il ne s'agit pas d'examiner par la raison les vérités de la foi, mais de retrouver par la raison les vérités de la foi. C'est la *theologia philosopharum* médiévale (théologie rationnelle ou philosophique) ou le *Kalam* arabe (théologie apologétique : la raison au service de la *défense* de la foi). On peut parler ici d'une victoire de la foi *dans* la raison (de la théologie *dans* la philosophie) : la raison "légitime" les vérités de la foi.

Citation caractéristique du concordisme ancien

Il ne s'agit pas de rejeter la foi, mais de chercher à saisir par la lumière de la raison ce que tu possèdes déjà fermement par la foi

Augustin, Lettre 120

Je ne tente pas, Seigneur, de pénétrer ta Hauteur, car nullement je n'y compare mon intelligence, mais je désire entrevoir ta vérité, que croit et aime mon cœur. Et je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre. Car, je crois aussi que je ne pourrais comprendre si je ne croyais pas.

Anselme, *Proslogion*, chap.I

Entre les auteurs, les différences sont grandes. Mais l'argument général est à peu près constant : la foi n'a pas à craindre la raison ; au contraire, elle la recherche et s'y fie dans une certaine mesure. La foi donne les vérités que la raison permet de retrouver ou comprendre. La philosophie ne combat donc pas la religion, elle la sert (thème thomiste de la *philosophia ancilla theologiae*). Le rapport est de *subordination*. Il est entendu ici que la Révélation communique aux hommes les vérités nécessaires à l'obtention de salut (prier, pardonner, se repentir, rendre grâce, etc.) et que là il n'y a pas à philosopher. On distinguera donc : les vérités reposant *sur la seule foi*, ce sont celles que Dieu a révélées et que la raison ne peut découvrir (la Trinité par exemple) ; et les vérités auxquelles on peut accéder par la foi *et que la raison peut soutenir* (l'existence de Dieu) ; enfin, les vérités affirmées par la raison *et non par la foi*, celles que Dieu n'a pas directement révélées mais que la raison humaine découvre (connaissance des lois de la nature par exemple).

On peut illustrer cette position des éléments de la doctrine de Thomas d'Aquin (« *je ne croirais pas, si je n'avais des raisons solides de croire* ») ou d'Anselme de Canterbury dont le *Proslogion* se présente comme l'ouvrage d'un homme qui chercherait à comprendre ce qu'il croit¹. Mentionnons au passage un contresens sur l'argument ontologique : on y voit une démarche rationalisante (il faudrait d'abord comprendre l'existence de Dieu par la raison pour pouvoir croire). C'est exactement le contraire : pour Anselme l'argument ne prouve rien, il vient seulement appuyer la foi

C2 - le concordisme contemporain

Rappelons d'abord que la **forme courante** (et grossière) de ce concordisme est celle que l'on rencontre dans certains discours d'élèves. Il s'agit de "prouver" que tout ce qui, *en science*, est contraire au texte révélé (par exemple le darwinisme) est *scientifiquement* faux. Et que tout le reste, y compris les

¹ *Fides quaerens intellectum* (la foi recherchant l'intellection) est le véritable titre du *Proslogion*. Comme le souligne Denis L. Rosenfield (*Métaphysique et raison moderne*, Vrin, 1997, p.77) pour Anselme "les propositions philosophiques ne sont pas des propositions véritatives mais seulement des propositions qui visent à comprendre une vérité révélée" "l'intellection présuppose la Vérité de Dieu, condition donnée par l'acte de croire et d'aimer à partir du "cœur"."

découvertes scientifiques les plus récentes (Big-Bang, tectonique des plaques, origine aquatique de la vie, etc.) est déjà dans le texte révélé. Ce courant est très actif dans les courants littéralistes du fondamentalisme protestant et islamique.¹

Sur le plan théorique, le concordisme dans sa forme chrétienne moderne apparaît au XIXe siècle avec des réinterprétations des épisodes de la Création et du Déluge, visant à en faire une présentation scientifique de la géologie et de la paléontologie. Les "jours" de la Création doivent être, par exemple, compris comme des ères géologiques. On admet donc jusqu'à un certain point la *primauté du discours scientifique sur le sens littéral* révélé, le contenu de la Foi ne pouvant être contraire à ce que prouve la raison scientifique. La recherche de *cohérence* entre textes sacrés et découverte scientifique s'opère par de nouvelles interprétations des Écritures, le manque de précision de celles-ci étant attribué à l'état pré-scientifique de ceux qui les ont rédigées. On accommode donc le dogme à *la raison*...autant qu'on peut. Position qui tranche avec le refus pur et simple d'une vérité scientifique au seul motif de sa contradiction avec le dogme. Le néo-concordisme chrétien peut ainsi être évolutionniste tout en restant anti-darwinien (en maintenant la thèse créationniste)

Citation caractéristique :

Mais bien que la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de vrai désaccord entre elles. Puisque le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi a fait descendre dans l'esprit humain la lumière de la raison, Dieu ne pourrait se nier lui-même, ni le vrai contredire jamais le vrai.
Conc. œcum. Vat. I, Constitution dogmatique sur la foi catholique (repris dans le catéchisme catholique et dans l'encyclique Fides et ratio)

Mais la **forme plus élaborée** du concordisme contemporain est certainement celle des promoteurs de la doctrine dite de *l'Intelligent Design*.

La thèse est la suivante : la raison scientifique *confirmerait* les hypothèses métaphysiques de type spirituel (l'existence d'un *plan* de l'univers). Ce néo-concordisme ne s'avoue pas comme tel. Il s'affirme scientifique et évite soigneusement toute référence à une religion révélée.²

Pourquoi en parler ici ? C'est qu'il s'agit bien d'accorder la raison à des croyances métaphysiques d'origine religieuse. C'est dans le contexte culturel du protestantisme qu'est apparue la première forme de cet argument : sa version la

¹ L'argumentation est grossière. On en trouvera un bon exemple sur le site de propagande islamique : www.harunyahya.com/fr/index.php. Comme le dit Mohamed T. Bensaada (Professeur de Philosophie, Haute École Libre Ilya Prigogine, Bruxelles) cette « *tendance révèle derrière un concordisme superficiel un simplisme et une paresse intellectuelle incompatibles avec les exigences épistémologiques et méthodologiques de la recherche scientifique* » (in *Science et religion chez Avicenne et Averroès*)

² Sur les raisons de cette stratégie cf. le compte-rendu de l'intervention de Guillaume Lecointre au Journées d'études de l'ACIREPh (dans ce même numéro).

plus célèbre se trouve dans la *Théologie Naturelle* du révérend anglican William Paley (1743-1805)¹.

L'**argument du *Dessein Intelligent*** est en fait bien connu des philosophes. C'est l'argument finaliste présenté sous de nouveaux habits. Par exemple celui du « principe » dit anthropique (de l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan), principe *prétendument* scientifique mais réellement métaphysique. Tout se passe comme si, dans l'univers, tout avait été ordonné de façon à produire l'homme, comme si un plan présidait au développement des choses. La démarche est subtile puisqu'il n'y a même pas à mentionner Dieu ici ni la vérité révélée. Il suffit de suggérer que **la science étaye elle-même l'existence d'un Dessein Intelligent**.

L'intérêt, pour un professeur de philosophie, de connaître la thèse du *Dessein Intelligent*, c'est que sa la matrice argumentative est celle de la plupart des concordismes contemporains (actifs notamment dans les mouvements créationnistes chrétiens et musulmans).

D. FIGURE DE COMPLEMENTARITE : RAISON ET FOI ONT CHACUNE LEUR DOMAINE DE COMPETENCE

Thèse : la foi et la raison fonctionnent dans des sphères distinctes, elles légifèrent sur des domaines différents. Elles ne se confortent ni ne se contredisent, mais se *complètent*. Il y aurait donc *plusieurs ordres de vérité, autonomes*. Foi et raison sont complémentaires.

Argument. Il faut séparer le domaine du savoir et celui de la foi, de la raison et de la croyance, du démontrable et de l'indémontrable. Les « vérités religieuses » touchent à des réalités supra-sensibles dont il n'est aucune expérience possible. Elles ne relèvent pas de la raison mais de la croyance (ou la foi). La raison ne peut rien prouver *pour* ou *contre* la Foi.

Conséquence : - la foi ne saurait *légiférer* dans le domaine de savoir, son autorité est nulle dans les questions scientifiques ou qui relèvent de la raison ;
- la raison ne saurait *légiférer* dans les affaires de croyances.

Ici encore les variantes entre auteurs sont importantes et portent principalement sur l'extension du domaine de la foi - limité pour certains aux questions métaphysiques et eschatologiques ; s'étendant pour d'autres aux questions morales : la raison serait cantonnée à la connaissance des *faits* tandis que la foi aurait autorité sur la question des *valeurs* (partage dont ne saurait s'accommoder un rationalisme moral).

¹ Le texte de W. Paley figure aussi dans le compte-rendu de l'intervention de Guillaume Lecointre.

Citations caractéristiques :

L'intention du Saint-esprit est de nous enseigner comment on va au ciel et non comment va le ciel

Galilée, *Lettre à Christine de Lorraine*.

[Non seulement] *religion et science ne s'excluent pas, mais [elles] se complètent et se conditionnent mutuellement. La preuve immédiate est le fait historique que les plus grands chercheurs de tous les temps, des hommes comme Kepler, Newton, Leibniz, étaient remplis de profonds sentiments religieux.*

Max Planck, *Religion und Naturwissenschaft*, 1938

E. FIGURE POSTMODERNE : TOUT EST CROYANCE , IL N'Y A RIEN A ACCORDER

La position théorique qui s'accorde probablement le mieux au subjectivisme relativiste des élèves est celle du « postmodernisme », pragmatiste et relativiste. Mais le problème est qu'il ne s'agit pas d'un réellement d'un courant homogène puisque le rejet « de la modernité » peut prendre mille forme (de Lyotard à Rorty). Il est donc difficile d'en trouver une illustration théorique pertinente. Enfin sa complexité interdit de le travailler réellement avec les élèves. Mais on peut y réfléchir et s'appuyer, par exemple, sur les convergences entre Vattimo et Rorty, telles qu'elles ressortent de leur confrontation organisée par Santiago Zabala sur le thème « l'avenir de la religion »

Thèse : l'affrontement entre la foi et la raison au sujet de LA vérité est absurde car il n'y a pas de vérité.

Argument :

La pensée moderne veut mettre la religion de côté (« Les Lumières contre la superstition »). Elle affirme que désormais la science (la raison) est la source du savoir, s'opposant ainsi à la pensée traditionnelle qui fait du texte religieux (la Bible par ex) la Vérité. Un dogmatisme métaphysique se substitue à un autre car les postulats fondamentaux restent inchangés : croyance à la vérité, à l'objectivité, à l'absolu, avec l'universalisme moral et politique historiquement désastreux qui en découlent. Mais les rationalités philosophiques et scientifiques ne sont que des productions historiques et sociales relatives à un contexte culturel et langagier particulier, ce sont des formes de croyance toutes relatives. *"Il ne s'agit donc pas d'opposer croyance et raison, mais de les conjuguer dans la conscience de la relativité de chacune"*¹. La déconstruction de la métaphysique oblige à renoncer aux notions d'objectivité, d'universalité. Elle sonne le glas des prétentions du rationalisme à atteindre la vérité, le glas des certitudes de l'athéisme matérialiste. L'âge de l'interprétation succède ainsi aux affrontements stériles de la raison et de la foi.

C'est ici que l'herméneutique de Vattimo (Gadamer est la référence) converge avec le pragmatisme de Rorty car la fin des certitudes ouvre l'espace du

¹ Raymond Lemieux et Micheline Milot, *Les croyances au Québec, Esquisses pour une approche empirique*, dans Les cahiers de recherche en sciences de la religion, vol. 11, 1992, p.228

dialogue. Les deux auteurs s'accordent : la religion n'a d'avenir que postmoderne, c'est-à-dire en subsistant sous la forme d'une croyance privatisée à la signification éthique, sans prétention aucune à « la vérité » : « *Plutôt que de rechercher le triomphe d'une foi sur les autres, le devoir qui nous incombe à tous est de retrouver - après l'ère « métaphysique » des absolutismes et de l'identité entre vérité et autorité - la possibilité d'une expérience religieuse postmoderne où le rapport au divin ne soit plus pollué par la peur, la violence, la superstition* »¹. Pour Vattimo, « *la religion peut reprendre son rôle sans masques, ni dogmatismes, et peut occuper à nouveau dans le monde contemporain une place à côté des sciences et de la politique, sans plus aspirer à l'absolu* »² à condition de revenir au sens premier du christianisme : une morale compassionnelle délivrant un message d'amour. Pour Rorty, méfiant à l'égard d'un langage religieux toujours potentiellement violent, cette privatisation est simplement la condition de la démocratie. Les institutions religieuses ont bien le droit à une certaine visibilité sociale à condition de ne pas interférer avec les autorités et la vie politiques. La religion est affaire de goût personnel.

Notons que le postmodernisme convient parfaitement à l'individualisme contemporain. L'individu juge de tout peut adhérer à une communauté *de foi*, mais c'est au fond secondaire. Dans une éthique de l'authenticité, c'est le *cheminement* par lequel chacun se construit qui compte. Atteindre un but, trouver la vérité, importe peu. La croyance est un *choix personnel*, un engagement, un style de vie.

Si le postmodernisme combat assurément le rationalisme, il s'accommoderait volontiers d'une religion ...postmoderne, ayant renoncé aux prétentions d'un Absolu, d'une Vérité universelle³. Reste à savoir si les religions y sont prêtes - l'expérience historique permet d'avoir quelques doutes, à supposer que le projet ne soit pas contradictoire avec l'idée même d'une foi en une vérité révélée.

F. UNE POSITION SINGULIERE ? AVERROES : VICTOIRE DE LA RAISON DANS LA FOI ⁴

J'évoquerai brièvement cette figure sans correspondance dans le discours élève.

Elle est à distinguer de la figure C qui se propose de concilier foi et raison. Concilier c'est déjà reconnaître qu'il y a un écart à combler. La position d'Averroès est originale en ceci que pour lui il n'y a rien à concilier car il n'y a aucune contradiction entre foi et raison. L'autorité de raison est complète pour

¹ Richard Rorty et Gianni Vattimo, *L'Avenir de la religion*, Bayard, 2006, p.38.

² *ibid.*, p.14

³ On notera au passage que pour penser le statut des vérités scientifiques il faut cesser de confondre vérité absolue et vérité universelle. Bien des connaissances scientifiques sont reconnues comme des vérités universelles sans prétendre à l'absoluité en raison de l'inachèvement de la science.

⁴ Pour mieux comprendre cette position cf. dans ce même numéro les deux articles sur Averroès.

tout ce qui relève de la science démonstrative, celle de la foi pour le reste. Certes Averroès fait ainsi échapper à la législation rationnelle une très large partie du domaine moral, social et politique ! Averroès n'est pas un rationaliste au sens des XVIIe et XVIIIe siècle car pour lui le texte sacré contient la vérité de façon non discutable. Mais l'affirmation de la prééminence de la raison démonstrative sur *la lettre même* du Texte révélé dans le domaine scientifique ouvrait à la raison une liberté investigation assez rare au XI^e siècle.

ET LA LAÏCITE ?

Le souci de la raison et de la laïcité rend les professeurs de philosophie très sensibles aux croyances religieuses et très sensiblement agacés lorsque celles-ci interfèrent désagréablement avec le cours. J'ai voulu montrer que certaines « interférences » (« *pour moi, la vérité c'est que...* ») pouvaient devenir un point d'appui au cours en se donnant pour projet d'inviter les élèves à élaborer philosophiquement leurs positions spontanées ou, en d'autres termes, à les aider d'abord et en premier lieu à *penser* ce qu'ils pensent en prenant appui sur ce certains courants philosophiques qu'ils rejoignent sans le savoir.

Mais on pourrait aussi se demander dans quelle mesure les conceptions personnelles du professeur influencent son enseignement et peut-être ses réactions au discours des élèves. Concernant la religion, la laïcité exige le respect des grandes options spirituelles (athéisme, agnosticisme, croyance). Est-ce possible en philosophie quand on aborde les croyances religieuses ? A quelles conditions ? Jusqu'où peut aller l'engagement du professeur ? Un choix philosophique religieux est-il encore philosophique ? Et un athéisme philosophique militant ? Ces questions sont complexes et peu discutées, elles soulèvent pourtant des questions d'ordre déontologique qui mériteraient d'être élucidées, ne serait-ce que dans la formation des enseignants.

Serge Cospérec

Annexe : quelques textes ...

A. Les figures de la Discorde : foi et raison sont irréconciliables.

A.1. VICTOIRE DE LA FOI SUR LA RAISON¹

BERNARD de Clairvaux

[critique du « rationalisme » d'Abélard]

Non content de réveiller des erreurs depuis longtemps condamnées soit chez lui soit chez les autres il [Abélard] en enfante même de nouvelles. Se figurant tout savoir dans le ciel et sur la terre, excepté le verbe "je ne sais pas", il jette les yeux sur tout, scrute les mystères mêmes de Dieu, et, après ses investigations, vient nous rapporter des choses qu'il n'est donné à aucune langue humaine d'exprimer. **Prêt à rendre raison de tout, il prétend même expliquer ce qui dépasse la raison, en dépit des règles de la foi et de la raison elle-même.** Qu'y a-t-il en effet de plus contraire à la raison que de vouloir la faire servir à se surpasser elle-même, et que peut-on voir de plus opposé à la foi que de refuser de croire tout ce qui dépasse la portée de la raison ?

Au reste, voici le sens qu'il donne à ces paroles du sage «*Celui qui croit trop vite est un homme léger* (Eccles., XIX, 4)» **Il dit que croire trop vite² c'est faire marcher la foi avant la raison, quoique**

¹ Cf. aussi les textes de Ghazâli et d'Ibn Khaldoun dans l'article de ce numéro consacré à la lecture du *Discours Décisif* d'Averroès.

² Cf. Abélard, dans le livre second de son *Introduction à la Théologie* : «*C'est croire vite ou facilement que d'acquiescer imprudemment et sans discernement aux choses qui nous sont dites, avant que d'avoir discuté, autant que possible, ce qu'on nous propose à croire, mais dont la raison nous est inconnue, et de s'être assuré qu'on peut y ajouter foi.* »

le Sage ne parle point ici de la foi que nous devons à Dieu, mais de la créance que les hommes se doivent mutuellement. Or, le pape saint Grégoire dit que *la foi divine est sans mérite, dès que la raison lui fournit des preuves*, et il loue les Apôtres d'avoir suivi le Sauveur dès le premier commandement qu'il leur en fit (...); Zacharie au contraire est puni d'avoir cherché dans sa raison les preuves de sa foi. (...)

Notre Théologien [Abélard] s'exprime tout autrement. «*A quoi bon dit-il, parler pour instruire, si on ne rend pas intelligible ce que l'on enseigne ?* »

Lettre 190 ou *Traité de Saint Bernard contre quelques erreurs d'Abélard au Pape Innocent II* Chap. I.

Pierre ABELARD

[*Bien qu'Abélard soit plutôt « concordiste », dans ce texte il la raison à l'humilité et son argumentaire est typique de la première position*]

Il doit suffire à la raison de savoir que **Dieu, dépassant toute grandeur, dépasse aussi les forces de l'intelligence humaine**, qu'il est immense et que, par conséquent, notre esprit ne peut le contenir. Quel croyant ne s'indignerait d'avoir pour Dieu un être que sa faible raison comprendrait, que son langage borné expliquerait? Ceci n'a point échappé aux philosophes païens, et Platon, le plus grand de tous, dit dans le *Timée* : «*Il est aussi difficile de trouver le père et l'auteur de toutes choses, qu'il est impossible d'en parler dignement lorsqu'on l'a trouvé* ». Que répondront à cela les professeurs de dialectique, eux qui s'efforcent de soumettre à la raison ce que leurs principaux docteurs déclarent inexplicable ? Ces docteurs

avouent qu'il y a des mystères insondables et qu'on doit d'autant plus respecter qu'ils dépassent la portée de l'intelligence humaine (...).

Il est donc salutaire de croire ce qui ne peut être expliqué ; d'abord et surtout parce que la faible raison humaine ne peut expliquer que peu de choses, ensuite parce que si la proposition était évidente aux yeux de la raison, il n'y aurait pas lieu à la foi ; parce que, enfin, ne croire qu'en se fondant sur des preuves humaines souvent fautives et qui ne sont pas des preuves, c'est renoncer de croire à Dieu parlant par ses saints. Contre cette maladie d'incrédulité il ne reste qu'un remède, c'est de prier Dieu de rendre vains les efforts de ceux qui, des coups multipliés de leurs arguments, cherchent à renverser les murs de son véritable temple.

Pierre Abélard, *Theologia Christiana*.
(Livre III, F.-J. Thonnard, *Extraits des grands philosophes*, Desclée & Cie, © 1963, p. 291-292).

A.2. VICTOIRE DE LA RAISON SUR LA FOI (CRITIQUE DE LA CROYANCE)

David HUME

Ce qui constitue une forte présomption contre les histoires surnaturelles et miraculeuses, c'est que l'on observe qu'elles abondent principalement dans les nations ignorantes et barbares, ou si jamais un peuple civilisé les a acceptées, on s'apercevra que ce peuple les a reçues d'ancêtres ignorants ou barbares qui les leur ont transmises avec cette sanction et cette autorité inviolables qui accompagnent toujours les opinions reçues. Quand nous lisons attentivement les premières histoires de toutes les nations, nous pouvons nous imaginer transportés dans quelque nouveau monde, où l'entière organisation de la nature est disloquée, et où chaque élément réalise ses opérations d'une

façon différente de celle qui est la sienne à présent. Les batailles, les révolutions, la peste, la famine et la mort ne sont jamais les effets de ces causes naturelles dont nous avons l'expérience. Les prodiges, les présages, les oracles, les châtements divins éclipsent le peu d'événements naturels qui y sont mêlés. Mais comme les premiers se raréfient à chaque page, au fur et à mesure que nous nous rapprochons des époques éclairées, nous apprenons rapidement qu'il n'y a là rien de mystérieux ou de surnaturel, mais que tout provient de la tendance habituelle de l'humanité au merveilleux, et quoique cette inclination puisse, par intervalles, être mise en échec par le bon sens et le savoir, elle ne peut jamais être complètement extirpée de la nature humaine.

Enquête sur l'entendement humain,
section X, 1748

JEAN MESLIER

Non seulement cette foi, ou cette créance aveugle qu'ils¹ posent pour fondement de leur doctrine et de leur morale, est un principe d'erreurs, d'illusions, de mensonges et d'impostures, mais elle est aussi une source funeste de troubles et de divisions éternelles parmi les hommes ; car comme ce n'est point par *raison*, mais plutôt par entêtement et opiniâtreté qu'ils s'attachent les uns et les autres à la créance de leurs religions et de leurs prétendus saints mystères, et qu'ils croient *aveuglement* chacun de leur part être au moins aussi bien fondés les uns que les autres dans leur créance et dans le maintien de leur religion, et que **cette créance aveugle** qu'ils ont chacun de leur côté **de la prétendue vérité de leur religion, les oblige de regarder toutes les autres comme fausses**, et qu'elle les oblige même de maintenir chacun la leur, au péril de leurs vies et de leurs

¹ Les théologiens des diverses religions

fortunes et aux dépens de tout ce qu'ils pourraient avoir de plus cher : c'est ce qui fait qu'ils ne peuvent s'accorder entre eux sur le fait de leurs religions et qu'ils ne s'y accorderont *jamais* ; et c'est ce qui cause aussi perpétuellement entre eux, non seulement des disputes et des contestations verbales, mais aussi des troubles et des divisions funestes ; **ce pourquoi aussi on voit tous les jours qu'ils se persécutent les uns les autres à feu et à sang pour le maintien de leurs folles et aveugles créances ou religions**, et qu'il n'y a point de maux ni de méchanceté qu'ils n'exercent les uns contre les autres, sous ce beau et spécieux prétexte de défendre et de maintenir la prétendue vérité de leurs religions ; les fous ! tous tant qu'ils sont !

Oeuvres. Compl., éd. Anthropos, 1970,
pp.83-84

Donatien A. F. SADE (*marquis de*)

Ceux qui veulent nous persuader de l'existence de leur abominable Dieu, osent effrontément nous dire, que parce que nous ne pouvons assigner la véritable cause des effets, il faut que nous admettions nécessairement la cause universelle. Peut-on faire un raisonnement plus imbécile, comme s'il ne valait pas mieux convenir de son ignorance, que d'admettre une absurdité ; ou comme si l'admission de cette absurdité devenait une preuve de son existence. »

Histoire de Juliette, 1^{ère} partie

« Comment voulez-vous que j'admette pour cause de ce que je ne comprends pas, quelque chose que je comprends encore moins ? »

Philosophie dans le boudoir,
troisième dialogue

Karl MARX

« L'homme fait la religion, la religion ne fait pas l'homme. Plus précisément : la religion est la conscience de soi et de sa

valeur de l'homme qui ou bien ne s'est pas encore conquis lui-même, ou bien s'est déjà perdu à nouveau. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait, installé hors du monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, une conscience du monde à l'envers. La religion (...) est la réalisation fantastique de l'être humain, parce que l'être humain ne possède pas de réalité vraie. La lutte contre la religion est donc immédiatement la lutte contre ce monde dont la religion est l'arôme spirituel. La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature tourmentée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit de situations dépourvues d'esprit. Elle est l'opium du peuple. L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple, c'est l'exigence de son bonheur véritable. Exiger de renoncer aux illusions relatives à son état, c'est exiger de renoncer à une situation qui a besoin de l'illusion. La critique de la religion est donc dans son germe la critique de la vallée des larmes, dont l'auréole est la religion. »

Critique de la philosophie du droit de Hegel

Nikita KHROUTCHEV (dirigeant soviétique !)

« L'opposition essentielle de la science et de la religion est évidente. La science ne peut pas se concilier avec les conceptions fictives (révélées) concernant la nature et l'homme... De nos jours, par suite de la victoire du socialisme et de la liquidation des classes exploitantes en U.R.S.S., les *racines sociales de la religion sont extirpées*, la base sur laquelle reposait l'Église est détruite... C'est pourquoi la *lutte contre les préjugés religieux* doit de nos jours être considérée comme une *lutte idéologique entre la conception scientifique et matérialiste du monde* et

une *conception anti-scientifique et religieuse* »

Ordonnance de Kroutchev le 10 novembre 1954 au Comité central du Parti communiste.

B. Figure de compréhension: la raison comprend le sens véritable de la foi

HEGEL

La religion est le mode de la conscience suivant lequel la vérité est pour tous les hommes, pour les hommes de toute culture ; mais la connaissance scientifique de la vérité est une espèce particulière de leur conscience, espèce dont le travail n'est pas entrepris par tous, mais bien plutôt seulement par quelques-uns. Le contenu substantiel est le même, mais comme Homère dit de certaines étoiles qu'elles ont deux noms, l'un dans la langue des dieux, l'autre dans la langue des hommes éphémères, il y a pour ce contenu deux langages, l'un, du sentiment, de la représentation et de la pensée d'entendement qui fait son nid dans des catégories finies et des abstractions unilatérales, l'autre, du concept concret. (...) Si la religion peut bien être sans la philosophie, la philosophie ne peut être sans la religion, mais inclut bien plutôt celle-ci en elle.

Encyclopédie des sciences philosophiques, Préface de la seconde édition (1827).

Immédiatement au-dessus du domaine de l'art se place la religion, qui manifeste l'absolu à la conscience humaine, non plus par la représentation extérieure, mais par la représentation interne, par la méditation. La méditation transporte au fond du cœur, au foyer de l'âme, ce que l'art fait contempler à l'extérieur. Elle est le culte de la société religieuse dans sa forme la plus intime, la plus subjective et la plus vraie.

Serge Cospérec

Enfin la troisième forme de l'esprit absolu, c'est la philosophie ou la raison libre, dont le propre est de concevoir, de comprendre par l'intelligence seule ce qui ailleurs est donné comme sentiment ou comme représentation sensible. Ici se trouvent réunis les deux côtés de l'art et de la religion, l'objectivité et la subjectivité, mais transformés, purifiés et parvenus à ce degré suprême où l'objet et le sujet se confondent, et où la pensée le saisit sous la forme de la pensée.

L'Esthétique

Sigmund FREUD

En quoi réside la valeur particulière des idées religieuses ? [...] Pour l'individu comme pour l'humanité en général, la vie est difficile à supporter. La civilisation à laquelle il a part lui impose un certain degré de privation, les autres hommes lui occasionnent une certaine dose de souffrance, ou bien en dépit des prescriptions de cette civilisation ou bien de par l'imperfection de celle-ci. A cela s'ajoutent les maux que la nature indomptée - il l'appelle le destin - lui inflige. [...] **La tâche des dieux devient de parer aux défauts de la civilisation et aux dommages qu'elle cause, de s'occuper des souffrances que les hommes s'infligent les uns aux autres de par leur vie en commun, de veiller au maintien des obligations de la civilisation**, obligations auxquelles les hommes obéissent si mal. Une origine divine est attribuée aux obligations de la civilisation, elles sont élevées à une dignité qui dépasse les sociétés humaines, et étendues à l'ordre de la nature et à l'évolution de l'univers. Ainsi se constitue un trésor d'idées, né du besoin de rendre supportable la détresse humaine (...)

L'avenir d'une illusion

C. figure du nécessaire accord de la raison et de la foi ou la victoire de la foi dans la raison. Le concordisme.

C1 . CONCORDISME ANCIEN AVEC PRIORITE A LA FOI¹

AUGUSTIN

Tu m'écris qu'il faut saisir la Vérité par la foi plutôt que par la raison. D'après ce que tu dis, tu devrais préférer, et surtout à propos de la Trinité, question de foi par excellence, te contenter de suivre l'autorité des saints au lieu de m'en demander, à moi, de t'en donner, à force de raisons, l'intelligence. Quand je m'efforcerais de t'introduire dans l'intelligence de ce grand mystère - ce que je ne pourrai réussir qu'avec l'aide de Dieu - que ferais-je sinon t'en rendre raison, dans la mesure du possible ? Si donc tu te crois bien fondé de recourir à moi, ou à tout autre maître, pour comprendre ce que tu crois, corrige ta formule : il ne s'agit pas de rejeter la foi, mais de chercher à saisir par la lumière de la raison ce que tu possèdes déjà fermement par la foi.

Que Dieu nous garde de penser qu'il haïsse en nous ce en quoi il nous a créés supérieurs aux autres animaux ! **À Dieu ne plaise que la foi nous empêche de recevoir ou de demander la raison de ce que nous croyons !** Nous ne pourrions pas même croire si nous n'avions pas des âmes raisonnables. Dans les choses qui appartiennent à la doctrine du salut et que nous ne pouvons pas comprendre encore, mais que nous comprendrons un jour, il faut que la foi précède la raison : elle purifie ainsi le cœur et le rend capable de recevoir et de supporter la lumière de la grande raison. Aussi est-ce la raison même qui parle par la bouche du Prophète quand il dit : « *Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas* » (Isaïe, 7, 9) ! Par où il distingue les deux

choses, nous conseillant de commencer par croire, afin de pouvoir comprendre ce que nous croirons. Ainsi c'est la raison qui veut que la foi la précède (si ce que dit le Prophète n'était pas selon la raison, il serait contre, ce que Dieu nous garde de penser !). Si donc il est raisonnable que la foi précède la raison pour accéder à certaines grandes vérités, il n'est pas douteux que la raison même qui nous le persuade précède elle-même la foi : **ainsi il y a toujours quelque raison qui marche devant.** »

Augustin, Lettre 120

Extrait de Georges Pascal, *Les grands textes de la philosophie*, Bordas/SEJER, Paris © 2004 page 81-82.

CONCORDISME MODERNE AVEC PRIORITE AUX DECOUVERTES SCIENTIFIQUES²

Texte du cardinal Poupard qui en conteste le simplisme et la pertinence (l'Église catholique n'est plus sur une position concordiste mais complémentariste)

« A la lumière de cette nouvelle vision du cosmos, *l'homme* apparaît comme le *sommet* d'un système de lois reliées entre elles. Des *gènes intelligents* notifient quand il faut commencer et interrompre les processus biochimiques, bases de tout être vivant. C'est comme si nous revenions à la conception présocratique de la matière animée et vivante, traversée par l'intelligence et porteuse de dimensions divines. La *téléologie* de la nature oriente vers l'action d'un *Dieu* immanent et en même temps transcendant. Cette nouvelle vision cosmologique est une authentique révolution conceptuelle qui replace l'homme au centre de l'univers. Car cet être hautement singulier qu'est l'homme n'a pu apparaître que par la conjonction

¹ Cf. aussi les textes de AL-KINDI dans l'article de ce numéro consacré à la lecture du discours décisif

² Cf. aussi un texte de Jean STAUNE à la fin de l'article rendant compte dans ce numéro de la conférence de Guillaume Lecoindre aux journées de l'Acireph.

hautement improbable de quantité de données, dont la complexification progressive a seule pu rendre possible son existence. L'évolution cosmique avec son énorme gaspillage d'énergies s'explique alors dans cette perspective: les causes naturelles sont agencées dans le seul rapport extraordinairement précis entre les dimensions fondamentales de la physique qui pouvait permettre la vie humaine: c'est le *principe anthropique*¹. »

Extrait de la Conférence du cardinal Poupard à l'Université Laval de Québec, le 19 mars 1996
Science et foi : pour un nouveau dialogue

D. figure de complémentarité : raison et foi ont chacune leur domaine de compétence

Variante 1, classique séparatiste

SPINOZA

« Entre la Foi ou la Théologie et la Philosophie il n'y a nul commerce, nulle parenté... Le but de la Philosophie est uniquement la vérité ; celui de la Foi, uniquement l'obéissance et la piété. Les fondements de la Philosophie sont les notions communes et doivent être tirés de la Nature seule ; ceux de la Foi sont l'histoire et la philologie et doivent être

¹ On connaît la réponse de Russell à ce genre d'argument : "N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu absurde dans le spectacle d'êtres humains qui tiennent devant eux un miroir et qui pensent que ce qu'ils y voient est tellement excellent que cela prouve qu'il doit y avoir une Intention Cosmique qui, depuis toujours, visait ce but... Si j'étais tout-puissant et si je disposais de millions d'années pour me livrer à des expériences, dont le résultat final serait l'Homme, je ne considérerais pas que j'aurais beaucoup de raisons de me vanter." Bertrand RUSSELL, *Religion et Science*.

tirés de l'Écriture seule et de la révélation.

La Foi donc reconnaît à chacun une souveraine liberté de philosopher ; de telle sorte qu'il peut sans crime penser ce qu'il veut de toutes choses ; elle condamne seulement comme hérétiques et schismatiques ceux qui enseignent des opinions propres à répandre parmi les hommes l'insoumission, la haine, l'esprit combatif et la colère ; elle tient pour fidèles, au contraire, ceux-là seulement qui, dans la mesure où leur Raison et leurs facultés le leur permettent, répandent la Justice et la Charité... **Ni la Théologie ne doit être la servante de la Raison, ni la Raison celle de la Théologie, mais l'une et l'autre ont leur royaume propre : la Raison, celui de la vérité et de la sagesse, la Théologie, celui de la piété et de l'obéissance.** »

Traité Théologico-politique, chap.14, 15

Variante 2, moderne catholique non séparatiste :

Paul Joseph Jean **POUPARD**

[*Cardinal, Président du Conseil Pontifical pour la Culture jusqu'en septembre 2007. A dirigé au sein de l'Église catholique la commission chargée de réexaminer le procès Galilée qui aboutit à en 1992 sa reconnaître les torts de l'Église. Auteur de l'Affaire Galilée, 2005*]

« **Foi et science appartiennent à deux ordres de connaissance différents, qui ne sont ni interchangeables, ni superposables.** La distinction des ordres de connaissance et leur autonomie, déjà reconnues par le Concile Vatican I, ont été réaffirmées plus explicitement encore à Vatican II. La raison ne peut pas tout appréhender par elle-même. Limitée, elle progresse par le travail interdisciplinaire d'une pluralité de sciences particulières. Chaque discipline s'appuie sur des postulats, des pré-supposés épistémologiques, et ne peut saisir l'unité du monde qu'à

l'intérieur de modes partiels de connaissance: ces tentatives limitées ne peuvent saisir l'unité complexe de la vérité que dans la différenciation, c'est à dire dans un ensemble organique qui demeure ouvert (...)

Foi et science s'unissent dans un apport complémentaire et une collaboration mutuelle. Elles appartiennent à deux ordres différents de connaissance. Si la distinction entre eux est respectée, avec leurs principes méthodologiques spécifiques, il n'est pas à craindre de résultats contradictoires. Au contraire, les deux ordres de connaissance établissent un fructueux dialogue, par lequel l'homme explore de manière plus pénétrante la vérité sous tous ses aspects. La raison comme la foi découlent de la même source divine de toute vérité (cf. *Gaudium et spes* n° 36/2). »

Science et foi : pour un nouveau dialogue
Conférence Publique à l'Université Laval de
Québec, le 19 mars 1996

Mais la complémentarité n'est pas une séparation...

JEAN-PAUL II

« La théorie de la philosophie appelée « séparée », adoptée par un certain nombre de philosophes modernes, s'éloigne de manière évidente de cette exigence correcte. Plus que l'affirmation de la juste autonomie de la démarche philosophique, elle constitue la revendication d'une autosuffisance de la pensée, qui se révèle clairement illégitime : refuser les apports de la vérité découlant de la révélation divine signifie en effet s'interdire l'accès à une plus profonde connaissance de la vérité, au détriment de la philosophie elle-même. »

(...) La théologie elle-même fait appel à la philosophie. En réalité, la théologie a toujours eu et continue à avoir besoin de l'apport philosophique. Étant une œuvre de la raison critique à la lumière de la foi, le travail théologique présuppose et

exige dans toute sa recherche une raison éduquée et formée sur le plan des concepts et des argumentations. En outre, la théologie a besoin de la philosophie comme interlocutrice pour vérifier l'intelligibilité et la vérité universelle de ses assertions. (...) C'est précisément dans le sens d'un apport indispensable et noble que la philosophie a été appelée, depuis l'ère patristique, *ancilla theologiæ*. (...) Si le théologien se refusait à recourir à la philosophie, il risquerait de faire de la philosophie à son insu et de se cantonner dans des structures de pensée peu appropriées à l'intelligence de la foi. Pour sa part, le philosophe, s'il excluait tout contact avec la théologie, croirait devoir s'approprier pour son propre compte le contenu de la foi chrétienne, comme cela est arrivé pour certains philosophes modernes. Dans un cas comme dans l'autre, apparaîtrait le danger de la destruction des principes de base de l'autonomie que chaque science veut justement voir préservés »

Encyclique *Fides et ratio*

Dominique LAMBERT

[*Scientifique catholique, docteur en philosophie et en Physique, est l'auteur de Sciences et théologie et Le principe anthropique (avec Jacques Desmaret)]*

« L'enjeu du dialogue entre la science, la philosophie et la théologie, est de les unir sans les confondre. Cette union se fait grâce à eux liens délicats que sont la philosophie de la nature et la philosophie.

Union de la science et de la philosophie par la médiation de la philosophie de la nature. *La médiation est nécessaire parce que les sciences empiriques suscitent inévitablement des questions (de sens, de fondements) auxquelles elles ne peuvent répondre par leurs méthodes. La philosophie de la nature pose la question de la finalité, de ce qui suscite les causes. On parle d'*

herméneutique de la nature. Autrement dit, la science donne les moyens de compréhension du réel et la philosophie donne les outils de compréhension.

Union de la science et de la théologie par la médiation de la philosophie. La question scientifique se raccorde à la question théologique par la philosophie. La science, qui décrit ce qui existe, ne peut pas expliquer la question du fait même de l'existence. C'est le philosophe qui va proposer deux interprétations : - la matière est auto-existante ; - la matière est l'effet d'une cause métaphysique. **Devant ces deux interprétations raisonnables, la réponse du théologien vient éclairer la deuxième possibilité.** »

Source : www.philanthropos.org/documents/lessons/Module_9.pdf

VARIANTE 3, moderne séparatiste

Certains scientifiques actuels (croyants ou non) maintiennent que la science s'occupe de « faits » objectifs, alors que la religion s'attache à la questions des valeurs et du sens dans une perspective personnelle, subjective. En conséquence, selon eux, les sphères d'activité de la raison et de la foi, du savoir et des valeurs, n'ont pas rapport de entre elles.

Stephen Jay GOULD

(récemment décédé, écrivain et professeur d'histoire des sciences à l'université de Harvard)

S. J. Gould justifie cette position par ce qu'il appelle le *principe de non-recouvrement des Ministères* (NOMA : Non Overlapping Magisteria) :

« Le principe de NOMA prône le respect mutuel, sans empiètement quant aux matières traitées, entre deux composantes de la sagesse dans une vie de plénitude : notre pulsion à comprendre le caractère factuel de la Nature (c'est le **magistère de la Science**) et notre besoin de trouver du sens à notre

Serge Cospérec

existence et une base morale pour notre action (c'est le **magistère de la Religion**) »

Et Dieu dit : "que Darwin soit",
Seuil, 2000. (p.163)

D'où il déduit :

« **le conflit entre science et religion n'existe que dans la tête des gens**, et non dans la logique ni dans l'utilité réelle de ces deux domaines si différents et si également vitaux ». À son avis, « la science s'efforce d'enregistrer le caractère factuel du monde naturel et de mettre au point des théories qui coordonnent et expliquent les faits en question. Quant à la religion, elle agit dans le domaine tout aussi important, mais extrêmement différent, des buts, du sens et des valeurs de l'humain. »

Cité par Houston Smith, *Why Religion Matters* (Harper San Francisco, 2001), p. 70, 71 ; cf. aussi de Stephen Jay GOULD, *Rocks of Ages : Science and Religion in the Fullness of Life*, Ballantine

E. Figure postmoderne : tout est croyance, il n'y a rien à accorder

Raymond LEMIEUX

[professeur de sociologie de la religion et d'histoire du christianisme, il décrit la croyance en contexte postmoderne]

Tout d'abord, on sait que les convictions qu'on partage actuellement n'ont pas toujours été telles, et qu'on peut donc en changer encore. Ensuite, on sait que la façon de voir le monde qui paraît la bonne n'est pas nécessairement partagée par tous. Certes, s'il en était ainsi, le « monde serait bien meilleur », mais il n'en est pas ainsi. Le problème qu'on pose alors n'est pas celui de la vérité ou de l'erreur, mais celui du cheminement, dans la relativité de la coexistence. Enfin, les croyances qu'on énonce ne concernent pas nécessairement la

totalité de l'expérience de vie. Elles ont des fonctionnalités spécifiques, concernant des domaines particuliers. On peut très bien, par exemple, référer à Dieu ce qui a trait à la maladie et à la mort, une fois épuisées les possibilités technologiques, mais garder ce même Dieu hors du quotidien. On peut très bien consulter son horoscope pour savoir si les affaires seront bonnes aujourd'hui mais ne pas croire que les planètes ont déterminé la personnalité de chacun à la naissance (ou l'inverse). La fonctionnalité des convictions s'accorde alors à des objets conjoncturels, plus ou moins précis. **Les croyances tissent le déroulement de la vie mais en y prenant chacune leur place, selon les expériences qu'on en fait et les « besoins » auxquels on estime pouvoir répondre, grâce à elles.**

(...) Alors que la conscience moderne s'érigeait sur l'exclusion de la raison et de la religion, l'une ne pouvant que détruire l'autre du lieu de sa prétention à l'absolu, la voie postmoderne (...) annule ce contentieux. **Autrement dit, les « croyants » d'aujourd'hui, quel que soit l'objet de leur foi, ne voient aucunement en quoi celle-ci pourrait être déraisonnable** puisque, si ce caractère déraisonnable peut leur être démontré, ils sont prêts à en changer. D'autre part, si leurs croyances actuelles ne sont pas partagées par tous, cela est dû aussi au fait que la raison (...) est loin d'être parvenue au terme de ses pérégrinations. Ils sont conscients de la relativité de la raison. Par conséquence, ils assument tout naturellement cette dernière comme une « quête », congruente à celle de leurs « croyances ». Croire, dans ce contexte, ne consiste pas à s'opposer à la raison.

*Histoires de vie et postmodernité
religieuse, 1992*

Remarque : la foi et la raison unies contre le postmodernisme ?

Jacques Bouveresse fait observer que les tensions communautaires et identitaires ravivent le conflit entre foi et raison ; que dans ce contexte l'Église pourrait avoir à faire un choix : soit considérer « *qu'il y a bien un conflit intrinsèque (...) qui est en train de se réveiller* », qu'à force de s'être rationalisées et laïcisées, les religions modernes ont perdu « *l'essentiel de leur contenu et de leur force* », qu'il est préférable d'abandonner le parti de la raison, la foi ne pouvant jamais se fonder sur l'intellect mais seulement sur le sentiment et l'émotion ; soit « *considérer que, s'il y a eu historiquement un conflit réel entre la raison et la foi, il ne peut plus y en avoir aujourd'hui* », et qu'il faut même « *défendre la raison, suspectée, relativisée, dépréciée et parfois ouvertement contestée* » par des mouvements intellectuels « *d'inspiration postmoderne* » qui anéantissent l'idée même de vérité. C'est la voie préconisée par Jean-Paul II dans *Fides et ratio* dit J. Bouveresse : « *il n'est plus question d'un antagonisme entre la religion et la science* », mais « *d'une sorte de pacte de solidarité entre elles, contre des dangers et des adversaires communs* »¹.

JEAN-PAUL II

Récemment, ont pris de l'importance certaines doctrines qui tendent à dévaloriser même les vérités que l'homme était certain d'avoir atteintes. La pluralité légitime des positions a cédé le pas à un pluralisme indifférencié, fondé sur l'affirmation que toutes les positions se valent : c'est là un des symptômes les plus répandus de la défiance à l'égard de la vérité que l'on peut observer dans le contexte actuel.

¹ Jacques Bouveresse, *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi*, 2007, éd. Agone, p. 47 sq.

Certaines conceptions de la vie qui viennent de l'Orient n'échappent pas, elles non plus, à cette réserve; selon elles, en effet, on refuse à la vérité son caractère exclusif, en partant du présupposé qu'elle se manifeste d'une manière égale dans des doctrines différentes, voire contradictoires entre elles. Dans cette perspective, tout devient simple opinion. (...)

En conséquence, on a vu apparaître chez l'homme contemporain, et pas seulement chez quelques philosophes, des attitudes de défiance assez répandues à l'égard des grandes ressources cognitives de l'être humain. Par fausse modestie, on se contente de vérités partielles et provisoires, sans plus chercher à poser des questions radicales sur le sens et sur le fondement ultime de la vie humaine, personnelle et sociale. En somme, on a perdu l'espérance de pouvoir recevoir de la philosophie des réponses définitives à ces questions.

La raison, privée de l'apport de la Révélation, a pris des sentiers latéraux

qui risquent de lui faire perdre de vue son but final. La foi, privée de la raison, a mis l'accent sur le sentiment et l'expérience, en courant le risque de ne plus être une proposition universelle. Il est illusoire de penser que la foi, face à une raison faible, puisse avoir une force plus grande ; au contraire, elle tombe dans le grand danger d'être réduite à un mythe ou à une superstition. De la même manière, une raison qui n'a plus une foi adulte en face d'elle n'est pas incitée à s'intéresser à la nouveauté et à la radicalité de l'être.

Encyclique *Fides et ratio*

F. Une position singulière ? Averroès : victoire de la raison dans la foi

Cf. dans ce numéro les deux articles consacrés à Averroès

« La théorie de l'évolution face aux croyances religieuses contemporaines »

Le darwinisme face au créationnisme et au « dessein intelligent »

Compte-rendu¹ de la Conférence de
Guillaume Lecointre

Qu'appelle-t-on le créationnisme ?

Le créationnisme *philosophique* postule un principe créateur : toute réalité a été créée par une action extérieure. Il s'oppose au matérialisme immanentiste affirmant que la matière est incréée et porte en elle-même les germes de la création. Aucune de ces thèses n'est empiriquement contrôlable, cela n'intéresse pas la science mais bien la philosophie.

Le créationnisme « *scientifique* » prétend prouver scientifiquement la création. Soit il nie en bloc le phénomène évolutif et affirme que la science prouve la vérité des Écritures - cas du littéralisme biblique que l'on trouve dans le fondamentalisme protestant (la Terre a 6000 ans, les fossiles s'expliquent par le déluge) ; soit il admet une évolution mais incorpore Dieu comme principe explicatif (doctrine du Dessein Intelligent par exemple). Leur point commun : le rejet de l'évolutionnisme darwinien (soit par rejet de l'évolution, soit par rejet de son explication immanentiste : par les variations, la sélection, etc.). Le darwinisme les dérange parce qu'il ruine toute idée de Plan ou de Dessein. Le créationnisme scientifique est *intrusif* (par rapport aux sciences) par sa prétention à constituer une théorie *scientifique* en remplacement des théories de l'évolution.

Précision : le conflit se situe entre science et théorie pseudo-scientifique, et non pas entre science et philosophie. La science ne se prononce pas sur les options philosophiques, même si elle repose sur un matérialisme *methodologique*, et même si la *philosophie matérialiste* a historiquement contribué l'émancipation de la science. La science n'est pas intentionnellement armée pour intervenir en métaphysique : ses énoncés ne sont pas conçus à dessein pour valider ou invalider des propositions *philosophiques* (matérialisme vs spiritualisme par exemple). Elle est seulement passivement contraignante (= de façon non intentionnée) : ses résultats ont une fonction critique par rapport à

¹ Librement établi par S. Cospérec : ce n'est pas le *verbatim* de la Conférence, ni sa reprise *intégrale* mais une synthèse, parfois réorganisée, des précieuses explications données par Guillaume Lecointre. Les titres et sous-titres sont de moi. Enfin, je n'ai pu faire relire le texte par Guillaume Lecointre, j'en assume donc seul toutes les erreurs.

ce qui se dit en philosophie, mais le philosophe peut ou non en tenir compte. La science est neutre métaphysiquement car elle n'intervient pas dans ce domaine.

QU'APPELLE-T-ON L'EVOLUTION ?

Si on fait un micro-trottoir on verra que la confusion règne ! On distinguera cinq sens.

1. La marche vers le progrès. La notion est scientifiquement confuse car elle mêle *fait* (constat de changement) et *valeur* (appréciation qualitative de ce changement). Les scientifiques eux-mêmes ont entretenu cette confusion dans les vulgarisations : la paléontologie présente souvent l'évolution ainsi (on irait vers des espèces plus sophistiquées) et Stephen Jay Gould critique dans *La vie est belle* la confusion qui consiste à interpréter un « saut adaptatif » comme un progrès qualitatif. Biologiquement cela n'a pas de sens : en quoi l'apparition ou la disparition d'un caractère peut-elle être un progrès ? Surtout quand l'apparition d'une aptitude (*fouir* pour la taupe) est liée à la perte d'une autre aptitude (*voir*). Et un progrès pour qui ? Le guépard ? La bactérie ? Anthropocentrisme sous-jacent.

2. Un arbre qui établit les relations d'apparement. C'est l'arbre qui montre la genèse (*genesis*) des lignées (*phylum*, lignée). Jusque dans les années 1960, ces arbres confondaient deux questions : « *qui descend de qui* » et « *qui est plus proche de qui* ». La phylogénie ne prétend plus identifier les relations directes d'ancêtres à descendants (c'est impossible) et les arbres actuels n'expriment plus que des degrés d'apparement entre espèces (« *qui est plus proche de qui* »). Ils permettent de construire les classifications et des scénarios évolutifs concernant les adaptations des êtres vivants. Il faut se défaire des images héritées de l'école : l'arbre phylogénétique n'est plus l'arbre de la vie ; il *ne dit pas une évolution*, il dit seulement *qui partage quoi* avec *qui*. Ainsi, si les chats et les chiens ont une oreille en pavillon, on peut inférer qu'ils ont un ancêtre commun qui porte ce caractère, en faire le portrait robot mais cela ne dit rien de l'ancêtre *réel*. Lorsqu'elle présente Lucy (par exemple) comme *notre* ancêtre, la vulgarisation paléontologique entretient la confusion entre généalogie (identification des ancêtres réels) et (re)construction phylogénétique (portrait robot de l'ancêtre supposé).

3. Le déroulement historique des formes de vie à la surface de la planète : un scénario, un grand récit. C'est ce qu'on préfère à l'école. La reconstitution à partir de traces (sédiments, anatomie, fossiles) du film retraçant l'histoire de la vie. Mais ces grandes fresques très appréciées du public vont très au-delà de ce que la science permet de dire ; elles échappent rarement à l'anthropocentrisme,

4. Le processus (les mécanismes) par lequel les espèces se transforment, naissent, s'adaptent.

5. La théorie générale de la biologie et de la paléontologie, une construction complexe de faits et de micro-modèles explicatifs, insérés dans des modèles plus larges qui donnent sens aux différentes classes de faits. S'il y a eu plusieurs

théories de l'évolution, la seule valide et reconnue par la communauté scientifique internationale est la théorie néo-darwinienne de l'évolution.

Seuls les deux derniers sens sont scientifiques.

QUELLES SONT LES PROPOSITIONS AU CŒUR DE LA THEORIE DE L'EVOLUTION ?

Darwin part de **trois constats** : au sein des espèces, on observe *une aptitude naturelle* 1° à *varier* (dans une espèce les individus ne sont pas identiques, *variabilité*) ; 2° à *être sélectionné* (la *sélectionnabilité* était connue et utilisée en horticulture) ; 3° *au surpeuplement* (propension naturelle des espèces à l'expansion notamment en milieu perturbé - cf. ce qui s'est passé lors l'introduction du lapin en Australie...). On pourrait en déduire que la *sélection* des *variations* représentant un avantage compétitif une espèce va rapidement dominer ; or cela ne s'accorde pas avec un quatrième constat : *l'équilibre* (sur un territoire donné une foule d'espèces coexistent, *chaque espèce est un facteur de sélection à l'égard des autres, l'existence d'une espèce étant le fruit de ce qui est toléré par tous les facteurs biotiques* (= action des autres vivants) *et abiotiques* (action du non-vivant : climat, sols, facteurs chimiques etc.). Enfin, on sait que les populations naturelles varient selon les fluctuations du milieu ; selon les conditions, certains variants deviennent dominants, d'autres disparaissent ; mais si les conditions changent de nouveau, les anciens variants disparus peuvent réapparaître et dominer (*pas d'extinction des variants*). Le grand flux généalogique du vivant n'est pas stable, il y a formation de variations en permanence selon les fluctuations (agressions) du milieu. La variabilité obéit à des causes naturelles complexes et comprend de l'aléatoire. L'anti-finalisme de la proposition gêne les monothéismes : il n'y a pas de destinées des espèces, on ne peut espérer retrouver dans la nature un *plan* divin. C'est le cœur de la théorie de l'évolution (telle que Darwin l'a proposée et aujourd'hui encore) : elle repose sur deux principes, *permanence de la variabilité* au sein des espèces, et *sélection* sur cette variabilité.

La classification de Linné à Darwin : l'autolimitation de la science.

Pour Linné la classification des espèces a *explicitement* pour but de retrouver dans la nature la perfection du plan divin ; la systématique est qualifiée de « *science divine* ». Le registre est *théologique* et *anthropocentrique* : les êtres vivants sont classés par rapport aux caractères qu'ils ont ou n'ont pas en commun avec l'homme, la plus parfaite des créatures. Beaucoup d'espèces se retrouvent définies par le caractère qu'elles n'ont pas ! les *invertébrés*, contrairement à l'homme, n'ont pas de vertèbres, les *poissons*, sont des vertébrés aquatiques mais *sans pattes*, les *reptiles* sont des amniotes sans plumes ! Pour Linné, toutes les espèces ont été créées une fois pour toutes avec leurs caractères définitifs. Le cadre linnéen est donc fixiste et essentialiste. Les êtres (un chat réel) ne sont que l'incarnation du type idéal (le Chat). Linné néglige donc les variations (le fait qu'il y ait des chats roux, blancs, noirs, à poils

longs ou ras, etc.). Au contraire, Darwin y est attentif et cherche à connaître l'agent sélectif *naturel* de telle ou telle variation, il cherche les causes *naturelles*. L'auto-limitation de la science est un acquis : le cadre épistémique n'est plus théologique.

Généalogie et phylogénie

« le système naturel a pour base la descendance avec modifications, et (...) les caractères regardés par les naturalistes comme indiquant des affinités réelles entre deux ou plusieurs espèces sont ceux qu'elles doivent par hérédité à un parent commun. Toute classification vraie est donc généalogique ; la communauté de descendance est le lien caché que les naturalistes ont, sans en avoir conscience, toujours recherché, sous prétexte de découvrir, soit quelque plan inconnu de création »

Charles Darwin, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature*, 1859, chap. XIV

Puisqu'il y a *évolution*, la classification doit désormais refléter les *liens d'apparentement* qui indiquent aussi une ascendance commune (« *all true classification is genealogical* »). Darwin parle de généalogie mais il s'agit de phylogénie (le mot n'existe pas encore). Un **arbre généalogique** est une arborescence qui nous raconte « *qui descend de qui* » et décrit les relations d'ancêtres à descendants entre *individus* bien *identifiés*. Or Darwin dit très clairement dès 1859 que nous n'avons pas les registres d'état civil pour ainsi dire (comme pour une généalogie humaine). Quand un caractère est partagé par plusieurs espèces, c'est qu'il a probablement été hérité d'un ancêtre commun à ces espèces. Mais cet ancêtre commun est hypothétique (et le restera toujours, faute « d'état civil »). Un **arbre phylogénétique** ne permet pas d'établir les relations d'ancêtres à descendants mais seulement de faire le portrait robot des ancêtres communs (et non de tel individu). La généalogie est une représentation directe du passé, la phylogénie la reconstitution hypothétique du passé.

Darwin avait compris qu'on peut seulement répondre à la question ***qui est plus proche de qui ?*** (par exemple, hominidés et pongidés dans l'ancienne classification) ET NON à la question ***qui descend de qui ?*** (comme lorsque les détracteurs de Darwin l'accusent d'avoir affirmé que l'homme « descend » du singe !).

Les enjeux scientifiques et pédagogiques

Des reconfigurations étonnantes. Pour classer, les regroupements doivent se faire à partir d'attributs présents observés et NON plus (comme chez Linné) sur la base de l'absence d'attributs. Héritage linnéen, on apprenait à l'école la classification traditionnelle (basée principalement sur la présence / absence de tels caractères morphologiques). On apprenait qu'il y a cinq classes de vertébrés : les amphibiens, reptiles, poissons, oiseaux, mammifères. Avec la classification phylogénétique, invertébrés, poissons et reptiles disparaissent (groupements

non cohérents). On s'aperçoit que le crocodile (autrefois classé avec les « reptiles ») est en vérité plus proche d'un oiseau que d'un lézard ou d'un serpent. La classification est bouleversée.

Vaincre l'obstacle essentialiste

L'évolutionnisme est contraire à l'essentialisme spontané (notamment des élèves). La classification met seulement en évidence des *apparentements* (des « cousinages ») *relatifs*. On détermine « *qui est plus proche de qui* » et non « *qui descend de qui* ». Les groupes formés par apparentements doivent répondre à certains critères (dont la cohérence de la classification). Mais ce qu'on appelle « espèce » n'est que la projection de ce cadre conceptuel sur le grand flux généalogique. La classification est une *nomenclature* et le darwinisme est un *nominalisme*.

Pourtant 150 ans après Darwin, on continue de confondre les deux questions dans les présentations publiques - et parfois scolaires - de l'évolution. La paléontologie entretient la confusion en baptisant les fossiles : on s'imagine descendre de « *Lucy* » alors que les ancêtres scientifique ne sont que des « portraits-robots », des reconstructions incomplètes et qu'il est impossible d'établir scientifiquement les filiations réelles. La phylogénie nous dit « *qui est proche de qui* », non « *qui descend de qui* ».

Quand l'école renforce les obstacles à la compréhension scientifique de l'évolution

- la confusion « *qui descend de qui ?* » / « *qui est plus proche de qui ?* ». Récemment encore, on apprenait à l'école la classification traditionnelle qui suggère que des amphibiens *venaient* les reptiles, *d'où venaient* les oiseaux et mammifères. Il ne s'agit pas de nier cette possibilité mais une telle présentation est *méthodologiquement* incorrecte puisqu'il est impossible d'établir une telle filiation.

- la confusion faits / valeurs (évolution=progrès), et l'anthropocentrisme (l'homme est le terme de ce progrès). On se souvient tous de ces schémas évolutifs avec des bulles (amphibiens, reptiles, oiseaux, mammifères) dérivant les unes des autres, de ces arbres dont l'embranchement ultime aboutissait à l'homme, ou la représentation linéaire de la succession des premiers hominiens (voire hominidés) jusqu'à l'homo *sapiens actuel*. Le finalisme anthropocentrique de ces présentations renforce le préjugé créationniste (l'homme créature la plus parfaite).

- les métaphores malheureuses. Certaines expressions scientifiques comme de parler de « *stratégie adaptative d'une espèce* » suggèrent un finalisme, une intentionnalité, un dessein ! Dire que « l'évolution ou la Nature a doté le crabe d'une carapace », c'est user d'une métaphore créationniste ! Dire « *il a une carapace parce que c'est un crabe* » ou « *il a six pattes parce que c'est un insecte* » c'est tomber dans l'essentialisme : les espèces existeraient en soi (l'essence du crabe) avec leurs attributs ! Or, l'espèce n'est pas un cadre conceptuel fixe (encore moins une essence) mais seulement le *nom* (une

décision nomenclaturale issue de protocoles choisis scientifiquement) désignant un certains groupements (insectes, crabes) opérés sur la base d'attributs (réels) qui fonctionnent comme critères de reconnaissance de l'espèce.

L'enjeu scientifique et pédagogique est là, arrêter de dire des choses comme « *il a une carapace parce que c'est un crabe* », « *il a six pattes parce que c'est un insecte* » et dire « *c'est un crabe parce qu'il a une carapace* », ou « *c'est un insecte parce qu'il a six pattes* ». Bref, quitter l'essentialisme spontané et linnéen pour le nominalisme¹ scientifique et darwinien. Dans l'enseignement, aussi longtemps qu'on enseigne des entités du monde (voilà, ceci est un insecte *et après* on détaille les attributs) sans jamais dire qu'on va **argumenter des ensembles**, on favorise le penchant essentialiste ; mais si je dis « *c'est un crabe parce qu'il a une carapace* », j'argumente un ensemble avec *ce que je vois* (je ne pars pas d'une idée *a priori* des choses) : le nom que je donne à l'animal ne doit sa pertinence qu'à l'observation que j'ai faite et non à une quelconque autorité (Dieu a créé les *ceci*, les *cela*, etc.).

LES OFFENSIVES DU CREATIONNISME.

1. La croisade anti-évolutionniste commence aux USA dans les années 20. Les batailles juridiques sont permanentes : d'abord pour interdire le darwinisme (époque du « créationnisme négateur ») puis, suite à leur échec, pour imposer l'enseignement du créationnisme à égalité avec le darwinisme. C'est la nouvelle stratégie, le « créationnisme mimétique » : « *si vous voulez convaincre, soyez scientifiques, plus scientifiques que les scientifiques, ne parlez plus de créationnisme, parlez de science* » (H. Morris et D. Gish, pharmacologues créationnistes, fondateurs du *Creation Science Research Center*).

Du fameux *procès du singe* au *procès de Little Rock* les rebonds et revirements judiciaires ont été nombreux. Mais les offensives se développent aujourd'hui dans toute l'Europe : Suisse, Angleterre, Suède, Pologne, Italie, Serbie, Pays-Bas y compris en France avec la création de l'UIP, *Université Interdisciplinaire de Paris*, cheval de Troie du spiritualisme scientifique².

2. Les activistes de l'*Intelligent Design* (le Dessein Intelligent)

Après quelques victoires ponctuelles, le créationnisme a essuyé deux échecs : il n'a pu obtenir l'interdiction de l'enseignement du darwinisme ; il n'a pu obtenir que le créationnisme soit enseigné à l'égal du darwinisme. D'où un changement de stratégie. Ne plus s'opposer à la science mais l'imiter (création d'Instituts de recherche, délivrance de diplômes, etc.) pour contourner l'obstacle et gagner

¹ *Remarque* : un rapprochement est possible entre le propos de G. Lecoindre et la problématique du *Cratyle* de Platon : Hermogène partisan de la thèse conventionnaliste (*thesis*) affirmant que les noms résultent d'une convention : « *Par convention, on pose le nom sur la chose* » ; Cratyle défendant la thèse naturaliste (*physis*) : les noms sont formés selon la nature même des choses : « *de la chose, émane son nom* ». C'est aussi toute la querelle médiévale des universaux : y a-t-il une *chevalinité* ? une *crabéité* ? une *insectité* ?

² Pour le détail Cf. G. Lecoindre :

<http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/dosevol/decouv/articles/chap1/lecoindre2.html>

en crédibilité auprès d'un public naïf ou désinformé, avec au cœur du dispositif *la théorie* pseudo-scientifique de l'*Intelligent Design* (ID). Ces créationnistes modernes gommant toute allusion à la religion, à Dieu, à la création sans changer le fond de leurs pensées. Ils présentent leurs arguments de manière "scientifique" et repartent en guerre contre la théorie de l'évolution.

L'argumentaire est simplissime : la vie humaine est trop complexe pour être le fruit du hasard ; la théorie de l'évolution est trop fruste pour expliquer la complexité de la vie ; l'évolution est guidée par un être supérieur, il y a un dessein intelligent dans l'univers.

Ce n'est que la reprise de l'analogie finaliste du théologien anglican **William Paley** (1743-1805) :

« Supposez qu'en traversant une lande, je heurte du pied une pierre et qu'on me demande d'expliquer comment il se fait qu'elle se trouvait là. Je répondrais sans doute que, jusqu'à preuve du contraire, elle y était depuis toujours ; et il ne serait sans doute pas très facile de montrer l'absurdité de cette réponse. Mais supposez que j'aie trouvé une montre sur le sol et qu'on me demande comment il se fait qu'elle se trouvait en cet endroit ; je pourrais difficilement invoquer la réponse donnée précédemment, c'est-à-dire : « Pour autant que je le sache, elle a sans doute toujours été là. » Et l'on peut se demander pourquoi cette réponse ne peut pas être employée dans le cas de la montre aussi bien que dans celui de la pierre. Pourquoi n'est-elle pas admissible dans le second cas, alors qu'elle l'est dans le premier ?

La raison en est, et il n'y en a pas d'autre, que lorsqu'on observe de près la montre, nous nous rendons compte (et ce n'est pas le cas pour la pierre) que ces différents organes sont arrangés dans un but, c'est-à-dire qu'ils ont une forme et un agencement qui permettent la réalisation d'un mouvement, celui-ci étant réglé de façon à pouvoir indiquer l'heure au sein de la journée (...) Décrivons brièvement quelques-uns des organes parmi les plus simples de cette montre, et rappelons-en les fonctions, toutes orientées vers un but unique : nous voyons un boîtier cylindrique contenant un ressort en spirale qui, en tendant à se relâcher, fait tourner l'ensemble du mécanisme (...) ; nous voyons une série de roues dont les dents s'engrènent et transmettent le mouvement de la fusée au balancier, et du balancier aux aiguilles (...) ; nous remarquons que les roues sont en cuivre, afin d'éviter qu'elles ne rouillent (...). Ce mécanisme étant observé (...), la déduction, pensons-nous, est inévitable : la montre a nécessairement eu, à un moment ou à un autre, en un lieu ou en un autre, un horloger qui l'a élaborée de façon à ce qu'elle desserve l'objectif que nous la voyons réellement remplir ; qui a compris la façon de la construire ; et qui a conçu son usage ».

Et Paley de conclure que l'agencement des différentes parties de l'œil a nécessairement dû être obtenu selon un processus similaire à celui qui préside à la construction d'un télescope il implique l'intervention d'un créateur intelligent :

« S'il n'y avait que l'œil comme exemple au monde d'un agencement répondant à une fin, il suffirait à soutenir la conclusion que nous en tirons, c'est-à-dire la nécessité d'un Créateur intelligent. On ne pourrait jamais l'écartier, car on ne pourrait en rendre compte par aucune autre hypothèse (...). Même si d'autres parties de la nature étaient inaccessibles à nos investigations (...) la validité de cet exemple particulier resterait la même. S'il n'y avait qu'une montre dans le monde, il n'en serait pas moins certain qu'elle a été fabriquée par un artisan (...). Chaque machine est une preuve, indépendamment de tout le reste (...). L'œil le prouve, indépendamment de l'oreille ; l'oreille, indépendamment de l'œil ».

Paley considère donc que tous les objets et phénomènes du monde naturel présentant une adaptation des moyens à une fin résultent nécessairement d'un dessein intelligent. Pour l'auteur, « *cette conclusion est inévitable* ».

Les théoriciens de l'ID passent surtout leur temps à critiquer le darwinisme dont ils prétendent établir les insuffisances, les contradictions par des techniques bien connues (déformation des thèses, manipulation des textes, utilisation de fragments de critiques internes au darwinisme, etc.). Et en s'abstenant de toute explication sur l'identité du créateur intelligent (une créature surnaturelle, des extraterrestres, Dieu), car cela diviserait les forces anti-darwiniennes qu'il s'agit de fédérer.

Ils affirment aussi que la théorie darwinienne de l'évolution n'est pas une théorie scientifique mais une « idéologie » ou une philosophie. De sorte que, disent-ils, soit on retire la théorie darwinienne de l'évolution des cours de sciences, soit on la met en balance avec une philosophie spiritualiste.

En France la très antidarwinienne U.I.P, Université Interdisciplinaire de Paris se défend d'être créationniste tout en multipliant les conférences mêlant science et religion, invitant des scientifiques (Bernard d'Espagnat, Ilya Prigogine, Trinh Xuan Thuan, Jean-Marie Pelt, Rémy Chauvin, etc.) pour servir de caution à la théorie de l'*Intelligent Design*. L'UIP est financée par la fondation Templeton « *pour le progrès de la religion* » et soutenue par le Haut Conseil Pontifical de la Culture. Elle développe une stratégie de pénétration du monde éducatif et universitaire (son site : www.uip.edu./uip/). On a même vu à une époque le *Libération* et la revue *La Recherche* reprendre et soutenir ses thèses.

3. Le créationnisme au service du conservatisme (et réciproquement). En 1981, Reagan déclare préférer « Adam et Eve » à Darwin dans la polémique sur l'enseignement. En 2005, Bush remet ça : « *je suis favorable à ce que différentes options scientifiques soient discutées en classe* » mettant à égalité théorie scientifique et la doctrine de l'*Intelligent Design*. L'extrême droite turque, polonaise, italienne, emboîtent le pas. Tous ces mouvements sont anti-Darwin, anti-avortement et anti-homosexuels ; l'évolutionnisme et le matérialisme sont présentés comme la source de tous les maux sociaux. On

accuse la science d'être *immorale*, on propose de réintroduire le providentialisme dans la science pour la moraliser, le religieux étant censé par ailleurs avoir le monopole des valeurs. On se sert de la doctrine de l'*Intelligent Design* pour affirmer que l'adéquation entre la forme et la fonction répond à un dessein (qu'on dit *intelligent* pour ne pas dire *divin*), dessein que transgressent l'avortement et l'homosexualité (utilisation des organes non conforme à leur fin). Bref le scientisme religieux sert l'argumentaire conservateur en lui apportant une caution prétendument « scientifique ». La stratégie des tenants de l'ID a été mise à jour lors de la publication inopinée du *Wedge Document*¹ : « *Faire échec au matérialisme scientifique et à son héritage destructeur sur les plans moral, culturel et politique. Remplacer les explications matérialistes par la vision théiste qui veut que la nature et les êtres humains aient été créés par Dieu* »

LA SCIENCE COMME METHODE

Le créationnisme « scientifique » viole quatre principes scientifiques fondamentaux.

1. Scepticisme initial sur les faits et leur interprétation. La science questionne, enquête pour connaître ce qu'on ne sait pas encore. Ensuite, elle passe une bonne partie de son temps à vérifier, éprouver ce qui vient d'être trouvé. C'est l'exact contraire de la démarche créationniste qui consiste à chercher les preuves d'une certitude préconçue (la vérité du texte révélée). L'hypothèse ne résulte pas de l'enquête, elle la précède ; et le test expérimental n'est admis que s'il la conforte, il ne vise pas à en éprouver la solidité mais uniquement à la confirmer (dogmatisme).

2. Réalisme : il existe un monde qui ne dépend pas de la perception et des idées que nous en avons. Ce réalisme est la condition de l'objectivité et de l'universalité de la connaissance scientifique car le recours aux expériences et aux observations sur le monde matériel est la seule garantie de leur reproductibilité. Recourir à des hypothèses spiritualistes c'est introduire des entités immatérielles inaccessibles à l'expérimentation et à son contrôle par des observateurs indépendants.

3. Le matérialisme méthodologique : tout ce qui est réellement appréhendable est matière ou propriété de celle-ci. Depuis le XVIIIème siècle, on n'explique la nature qu'à partir des ressources de la nature. Mais il ne faut le confondre ni avec le matérialisme vulgaire, ni avec le matérialisme philosophique ou

¹ Le *Wedge Document* émanant du *Discovery Institute* (artisans du Dessein Intelligent) expose la stratégie à suivre pour combattre le matérialisme scientifique. L'*Intelligent Design* y est explicitement décrit comme « un "coin" (*wedge*) qui, bien que relativement petit, est capable de briser le tronc [de « l'arbre géant » de la « science matérialiste dominante »] s'il est enfoncé dans ses points les plus faibles ». Le *Wedge document* est paru dans son intégralité dans Le Nouvel Observateur hors-série No. 61 - décembre 2005- janvier 2006). On peut encore le consulter sur ce site :

www.philo5.com/Textes-references/WedgeDocument_tradMurielGilbert_060127.htm

ontologique (non testable empiriquement), ni avec le réductionnisme ou une simple idéologie (dont l'affaire Lyssenko serait un bon exemple).

Les créationnistes tentent justement de faire passer le « matérialisme » scientifique pour un parti-pris idéologique ou une simple « hypothèse » (qui ne devrait pas être présentée comme « un fait ») montrant par là une totale incompréhension des rapports entre faits et théories ainsi que de la signification du matérialisme comme *méthode* (et non comme ontologie). La nature de la science est incomprise.

4. Rationalité : logique et principe de parcimonie. La cohérence logique est une exigence inconditionnelle de tout discours scientifique. Une faute logique est fatale. Les créationnistes « scientifiques » ne commettent pas ce genre de fautes. Mais ils raisonnent à partir de prémisses erronées et pratiquent la sélection tendancieuse des faits.

Le *principe de parcimonie* renvoie simplement au fait qu'on donne toujours la préférence en sciences aux théories les plus économiques en hypothèses. D'ailleurs, plus les faits sont cohérents entre eux, moins il y a besoin d'hypothèses surnuméraires. Le créationnisme viole ce principe en affirmant par principe la nécessité d'ajouter des hypothèses métaphysiques aux explications physiques.

LE PERIMETRE DE LA SCIENCE

Ces quatre principes caractérisent la science par ses méthodes et constituent la base d'une définition large des sciences expérimentales (plus large que les critères poppériens par exemple).

Ils tracent aussi clairement ses limites, son périmètre :

- **la science n'explique pas tout** même si elle a pour projet de tout expliquer par ses propres méthodes. L'absence d'explication scientifique d'un fait n'est pas une preuve de la validité des explications non-scientifiques ou de la nécessité de recourir à la providence. Une ignorance est seulement une ignorance et un terrain de recherche.
- **elle est amoral** (et non immoral) ; il ne faut pas confondre la science comme *méthode* et la question des utilisations sociales de la science. La science n'est pas faite pour valider ce qu'il faut faire dans le champ moral, religieux et politique. En sommant la science de dicter dans le champ moral et politique ce qui est conforme au « dessein intelligent », le créationnisme fausse son champ de légitimité.
- **elle ne donne pas de sens à nos vies**, ce n'est ni son objet ni son propos. En revanche, les motivations profondes et les objectifs des créationnistes (y compris l'*ID*) ne sont pas scientifiques mais religieux ou métaphysiques.

CONCLUSION

La science est :

1° un cadre individuel

La **liberté de conscience** garantit l'agencement entre science et métaphysique chez chacun. Chacun est libre de ses options métaphysiques puisque la science n'en dit rien.

2° un cadre collectif épistémologique

L'objectivité et l'universalité de la connaissance scientifique reposent sur ses principes méthodologiques : **scepticisme initial, réalisme, matérialisme, rationalisme, neutralité métaphysique.**

3° un cadre politique

On peut caractériser ainsi : **laïcité institutionnelle, neutralité morale et politique.** L'idéologie et les options métaphysiques du savant ne sont pas supposées avoir d'impact sur son scepticisme initial. Quand il est au laboratoire, il les laisse au vestiaire. C'est le respect du principe politique de laïcité qui permet à la recherche de se développer en toute neutralité.

Bibliographie :

- *Comprendre et enseigner la classification du vivant*, de Guillaume Lecointre, Belin, 2e édition revue et augmentée (22 avril 2008)
- *Intrusions spiritualistes et impostures intellectuelles en sciences*, de Jean Dubessy, Guillaume Lecointre et Jacques Bouveresse, Syllepse (16 décembre 2001)
- *Les matérialismes et leurs détracteurs*, de Jean Dubessy, Marc Silberstein et Guillaume Lecointre, Syllepse, 2004
- *Pour Darwin*, coordonné par Patrick Tort, P.U.F., 1997
- *Darwin et le darwinisme*, de Patrick Tort Que sais-je, 2007

ANNEXE : COMPRENDRE LA STRATEGIE NEO-CONCORDISTE

Un néo-concordisme catholique contemporain : Jean Staune et l'U.I.P.

Jean Staune (qui a soin de ne pas se dire créationniste) affirme être un évolutionniste anti-darwinien. Il est fondateur et secrétaire général « perpétuel de l'Université Interdisciplinaire de Paris » (qui n'est pas une université). « *Association loi 1901, cette université ne décerne aucun diplôme mais organise des conférences payantes dans une salle discrète d'un mouvement chrétien de la rue de Varenne, à Paris, ou dans l'amphithéâtre Guizot de la Sorbonne. Outre les cotisations des 1250 adhérents revendiqués, son budget est alimenté à hauteur d'environ 1 million d'euros par an par la Fondation américaine John Templeton. Cette dernière ... finance, dans le monde entier, des recherches « à la frontière de la théologie et de la science ». C'est justement le domaine de prédilection de l'UIP, créée fin 1995... et soutenue à ses débuts par des entreprises françaises prestigieuses (L'Oréal, Auchan, France Télécom, Air France, EDF...), elle a été progressivement abandonnée par ces soutiens en raison des soupçons de néocréationnisme qui pèsent sur elle. De peur de perdre les sponsors qui lui restent, le secrétaire général refuse désormais de citer ceux qui continuent de le parrainer.* »¹. Dans le conseil scientifique de l'UIP, on trouve, entre autres, Olivier Costa de Beauregard, Jean Staune, Anne Dambricourt-Malassé, Rémy Chauvin, Michaël Denton, Bernard d'Espagnat, John Eccles, Ilya Prigogine, Jean-Pierre Luminet, Trinh Xuan Thuan.

Texte de Jean Staune extrait de sa *Lettre à Dominique Lambert*

(source : <http://www.staune.fr/Lettre-a-Dominique-Lambert.html>)

La justification théologique du néo-concordisme me paraît se trouver dans le texte suivant et être difficile à réfuter : *“Foi et Science : Bien que la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de vrai désaccord entre elles. Puisque le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi a fait descendre dans l'esprit humain la lumière de la raison, Dieu ne pourrait se nier lui-même, ni le vrai contredire jamais le vrai. (...) les réalités profanes et celles de la foi trouvent leur origine dans le même Dieu. Bien plus, celui qui s'efforce, avec persévérance et humilité, de pénétrer les secrets des choses, celui-là, même s'il n'en a pas conscience, est comme conduit par la main de Dieu, qui soutient tous les êtres et les fait ce qu'ils sont”*. (Catéchisme de l'Église Catholique, p. 45). Si c'est le même Dieu qui a créé le Monde et qui s'est révélé à l'homme, comment Science et Foi pourraient-elles ne pas concorder ???

¹ Cf. Michel Alberganti, le jeu de masque du néocréationnisme français article paru dans Le Monde du 2 septembre 2006, encore lisible sur le site de Multitudes : multitudes.samizdat.net/Le-jeu-de-masque-du.html

J'ai demandé à l'un des bras droits du Cardinal Ratzinger comment il résolvait cette difficulté. Il m'a répondu ainsi : *”Nous avons des squelettes d'hommes semblables à nous qui remontent à des dizaines de milliers d'années mais rien ne nous dit qu'au plan de leur conscience, de leur perception du bien et du mal, ces hommes soient comme nous. L'âme spirituelle créée par Dieu a pu être donnée soudainement à l'une de ces générations d'hommes préhistoriques sans que rien ne permette, bien sûr, de distinguer leurs fossiles de ceux de leurs ancêtres !”*. Il ne s'agit pas ici de se moquer d'un valeureux théologien. Pour sauver le dogme catholique dans la direction indiquée (à juste titre) par le Pape, cela semble la seule solution. On peut néanmoins imaginer la réaction de tout homme cultivé, non chrétien, mais s'interrogeant sincèrement sur les questions fondamentales : il serait mort de rire devant le côté 100% “ad hoc” de l'hypothèse, et il continuerait sa quête dans une autre direction que le christianisme.

C'est là qu'on voit les risques que comportent les théologies non poppériennes qui ont cours actuellement. Quelles que soient leurs subtilités et leurs qualités philosophiques, leur côté invérifiable les ravalent, pour le “non croyant chercheur sincère”, au rang des prédictions des voyantes “non extralucides” qui s'arrangent, comme je l'ai dit plus haut, pour ne pouvoir jamais être prises en “flagrant délit d'erreur”. Est-ce là toute l'ambition que doit avoir une théologie chrétienne pour le XXIème siècle ? Est-ce là une façon de répondre, à la formidable quête de sens qui développe ?

Si on croit que le monde a été créé, que l'Univers n'est pas ontologiquement suffisant, que l'évolution n'a pas eu lieu entièrement par hasard, que la conscience ne peut être entièrement expliquée en termes d'activités neuronales, cela n'a-t-il pas des conséquences au plan strictement scientifique ? Cela ne peut-il pas déboucher sur une théologie “poppérienne” capable de faire des prédictions réfutables au plan scientifique, ce qui différencierait - enfin ! - la théologie chrétienne moderne de la démarche des voyantes qui, quoi qu'elles disent, auront toujours raison parce qu'elles ne prennent aucun risque ?

Il faut noter au passage qu'il y a un problème de définition. Qu'est-ce exactement pour vous le concordisme ? Voici ma définition : les faits scientifiques sont comme des pièces d'un puzzle qui représenteraient chacune des images qui, à elles seules, auraient une signification propre. Mais en observant certaines pièces on pourrait détecter des “symptômes” suggérant que ces pièces peuvent s'emboîter dans un ensemble plus vaste. Les révélations venues de la religion seraient des pièces supplémentaires ; une fois emboîtées en elles, les pièces scientifiques, tout en gardant leur signification propre, contribueraient à construire une image plus vaste ayant une autre signification que celle que la science seule peut donner. C'est la possibilité de cet emboîtement que j'appelle concordisme ou néo-concordisme. »

Le philosophe et l'ethnologue : invitation à lire *Evans-Pritchard* et bien d'autres...

Par François Lafayette

Peut-on parler de religion en classe sans rien connaître de l'anthropologie ?

Les professeurs se plaignent de l'inculture religieuse des élèves mais eux-mêmes connaissent très peu les travaux scientifiques sur les religions. Alain Testart dans sa conférence¹ sur les *religions d'Australie* (sans dieux, sans offrandes, ni prières !) a montré combien les discours ordinaires sur la religion sont surdéterminés par l'héritage du monothéisme. Mais n'est-ce pas aussi le cas des discours convoqués dans la classe de philo pour aborder « la religion » - et ce, qu'ils soient philosophiques, historiques, sociologique ou anthropologiques (Rudolf Otto, M. Eliade, R. Girard, etc.) ?

Le problème apparaît avec les religions *autres...* autres que celles du Livre. Car le vocabulaire de l'anthropologie religieuse elle-même (en tout cas celle connue des professeurs de philo) est piégé : il emprunte à la théologie chrétienne. Evans-Pritchard² a été le premier à attirer l'attention sur ces difficultés dans sa magistrale étude *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues* (Tylor, Frazer, Comte, Wundt, Lévy-Bruhl, Freud, Durkheim, Otto, Weber, etc.). On devine le problème : faut-il parler de « Dieu » avec ou sans majuscule ? Au singulier ou au pluriel ? La catégorie de *sacré* ou de *transcendance*³ sont-elles seulement adéquates ? Etc.

Suivons un peu Evans-Pritchard. Dans *La religion des primitifs à travers...* il commence par le problème que pose l'utilisation des termes empruntés au contexte culturel européen :

Il faut être extrêmement prudent lorsqu'on parle des croyances religieuses d'une population, car c'est un sujet qui échappe à l'observation directe de l'indigène comme de l'Européen et pour en comprendre les conceptions, les images et les mots il faut connaître

¹ Alain Testart est anthropologue, directeur de recherche au CNRS ; sa conférence intitulée « L'éternité sans les dieux : religions d'Australie » a été prononcée lors des journées de l'ACIREPh

² N'importe quel étudiant en première année d'ethnologie connaît les travaux de l'immense anthropologue britannique ; combien de professeurs de philosophie l'ont lu ?

³ Olivier Herrenschildt, professeur émérite à Paris X, en doute : « l'universalité de cette représentation [le sacré, la transcendance] me laisse sceptique et je doute fortement, et ne suis pas le seul, qu'elle ait un sens dans l'univers hindou (...) dans l'étude du « fait religieux », dans les théories et les recherches dominantes, partout, pour les chercheurs, les savants, il va de soi que *la transcendance est.* » (in *Ethnologie comparées*, N°6 Printemps 2003 (<http://recherche.univ-montp3.fr/cerce/r6/n.6.htm>))

la langue à fond et connaître tout le système d'idées dont les croyances particulières font partie et qui, séparées de l'ensemble de croyances et de pratiques, n'auront plus aucune signification. (...) Mais parler couramment une langue ne signifie pas qu'on la comprenne, j'en ai souvent fait l'observation dans les rapports entre les Européens et les Africains ou les Arabes. C'est une nouvelle cause d'incompréhension et un nouveau risque. Indigènes et missionnaires prononcent les mêmes mots mais ils n'ont pas la même signification, ils portent des sens différents (...) Prenons simplement un exemple : l'emploi que les indigènes font du mot qui pour eux veut dire « Dieu ». Pour l'indigène ce mot ne correspond que vaguement, et dans un contexte très limité, à l'idée de Dieu que se fait le missionnaire. Le professeur Hocart, aujourd'hui disparu, a donné un exemple frappant de confusions de ce genre aux Fidji : lorsque le missionnaire parle de Dieu en l'appelant *ndina*, il veut dire qu'il n'existe pas d'autres dieux. L'indigène, lui, comprend qu'il s'agit du seul dieu en qui on peut avoir confiance, du seul dieu agissant. Les autres dieux peuvent être agissants à certains moments, mais on ne peut compter sur eux¹.

Il indique ensuite la difficulté du recours aux termes vernaculaires pour éviter l'écueil précédent :

La création de termes spéciaux pour décrire les religions primitives a aggravé les difficultés [de compréhension] en suggérant que la mentalité des primitifs était si différente de la nôtre que l'on ne pouvait en exprimer les idées avec notre vocabulaire et nos catégories. La religion primitive était « animiste », « pré-animiste », « fétichiste », etc. Et on emprunta aux langues indigènes des mots comme *tabou* (de Polynésie), *mana* (de Mélanésie), *totem* (des Indiens de l'Amérique du Nord) et *baraka* (des Arabes d'Afrique du nord) (...) On peut standardiser le terme d'une langue vernaculaire, comme *totem*, et l'utiliser pour décrire des phénomènes qui ressemblent, chez d'autres peuples, à ce à quoi il se rapporte dans son lieu d'origine. Mais il en résulte parfois une grande confusion, car les ressemblances peuvent être superficielles et les phénomènes en question si différents que le terme perd toute sa signification².

1 Ce texte et ceux qui suivent sont extraits de *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*, Petite Bibliothèque Payot, 1965, réédité en 2001 (format poche, 7,93 €)

² *ibid.*

Le premier problème de l'anthropologue est donc celui du langage :

Je considère que ce problème de traduction est primordial dans notre discipline [l'anthropologie]. J'en donnerai encore un exemple: pour qualifier les croyances des indigènes, nous employons le terme « surnaturel » parce que, pour nous, c'est à ce mot qu'elles répondent; mais en réalité ce terme crée un malentendu. Pour nous, qui avons une conception de la loi naturelle, le mot « surnaturel » évoque quelque chose qui est en dehors du principe de cause à effet, mais il a peut-être un tout autre sens pour l'homme primitif. Ainsi, nombre de peuples croient que la mort est causée par la sorcellerie; or ils ne voient rien de surnaturel dans la sorcellerie, rien pour eux n'est au contraire plus naturel. Ils en voient les effets par leurs organes des sens et ils voisinent avec les sorciers. Si quelqu'un mourait autrement que victime de la sorcellerie, cette mort ne leur paraîtrait pas naturelle. Nous pouvons revenir ici à la question du sacré et du profane, à la signification du *mana*, à la différence entre magie et religion, notions qui me paraissent encore très confuses, parce que nous ne nous rendons pas compte que nous sommes *devant des problèmes sémantiques essentiels* - ou, si vous préférez : devant des problèmes de traduction¹.

La difficulté à parler des *religions autres* vient de ce que nous les pensons souvent à travers les catégories héritées du monothéisme. Evans-Pritchard fait observer dans son étude sur les Azandé les termes de « sorcellerie » ou de « magie » n'ont rien de neutre car ils évoquent *pour nous* tout un univers d'idées, d'images (la magie noire, les sorcières du Moyen-âge) sans rapport avec les représentations des Azandé. Ces termes emportent des jugements de valeur : « sorcellerie », « magie » tout cela est plutôt superstition que religion dira-t-on en prenant subrepticement le monothéisme comme modèle de « la vraie » religion. Ce vocabulaire tout comme les termes techniques (*mana*, *tabou*, *noa*, etc.) et les catégorisations classiques (animisme, fétichisme, etc.) créent un sentiment d'exotisme (décidément nous ne sommes pas *comme eux* se disent les élèves !) qui masque certaines proximités bien réelles. Pour sensibiliser les élèves à ce problème, on pourrait soumettre à leur réflexion les deux textes suivants.

¹ *ibid.*

E. E. Evans-Pritchard , *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé* (publié en 1937) :

« Au pays zandé, parfois, un vieux grenier s'effondre. [...] Tout Zandé sait que les termites finissent par ronger les montants et qu'après quelques années de service, il n'est bois si dur qui ne se délabre. [...] Aussi peut-il se faire que des gens se tiennent sous le grenier quand il vient à tomber, et qu'ils soient blessés. [...] Eh bien, pourquoi faut-il que ces personnes-là se soient précisément trouvées sous ce grenier précis au moment précis où il s'est effondré ?

Le Zandé sait fort bien que les termites avaient creusé leurs galeries dans les montants et que les gens étaient assis sous le grenier pour se mettre à couvert de la chaleur et du grand soleil. Mais, en outre, il sait pourquoi ces deux événements se sont produits précisément dans un pareil point du temps et de l'espace. C'était là l'effet de la sorcellerie. ».

Traduction de Louis Evrard, 1972, Paris, Gallimard, pp. 103-104.

Spinoza, *L'éthique* (publié en 1677), appendice à la 1ère partie :

Si, par exemple, une pierre est tombée d'un toit sur la tête de quelqu'un et l'a tué, ils [les partisans du finalisme] démontreront que la pierre est tombée pour tuer l'homme, de la façon suivante : Si, en effet, elle n'est pas tombée à cette fin par la volonté de Dieu, comment tant de circonstances (souvent, en effet, il faut un grand concours de circonstances simultanées) ont-elles pu concourir par hasard ? Vous répondrez peut-être que c'est arrivé parce que le vent soufflait et que l'homme passait par là. Mais ils insisteront : Pourquoi le vent soufflait-il à ce moment-là ? Pourquoi l'homme passait-il par là à ce même moment ? Si vous répondez de nouveau que le vent s'est levé parce que la veille, par un temps encore calme, la mer avait commencé à s'agiter et que l'homme l'homme avait été invité par un ami, ils insisteront de nouveau, car ils ne sont jamais à court de questions : Pourquoi donc la mer était-elle agitée ? Pourquoi l'homme a-t-il été invité à ce moment là ? et ils ne cesseront ainsi de vous interroger sur les causes des causes, jusqu'à ce que vous vous soyez réfugié dans la volonté de Dieu, cet asile de l'ignorance. »

Traduction de Roger Caillois, 1954, Paris, Gallimard, *La Pléiade*, p. 406.

Le premier texte est à rapprocher de la critique qu' Evans-Pritchard fait des analyses de Lévy-Bruhl dans *La religion des primitifs*

« Lévy-Bruhl fait erreur aussi quand il suppose qu'il y a nécessairement contradiction entre une explication causale objective et une explication mystique. Les deux explications peuvent aller de pair, l'une complétant l'autre; par conséquent elles n'ont pas un caractère exclusif. Par exemple, l'idée que la mort est due à la sorcellerie n'exclut pas que l'on observe que l'homme a été tué par un buffle. Pour Lévy-Bruhl, il y a ici une contradiction à laquelle les indigènes sont indifférents. Mais il n'y a pas contradiction. Les indigènes font au contraire une analyse très fine de la situation. Ils savent très bien que le buffle a tué l'homme, mais ils pensent qu'il n'aurait pas été tué si on ne lui avait pas jeté un sort. Sinon, pourquoi aurait-il été tué, pourquoi lui, en ce lieu et en ce moment, et pas un autre ? Ils se demandent pourquoi deux chaînes d'événements, indépendantes l'une de l'autre, se sont rencontrées pour amener un certain homme et un certain buffle en un point précis du temps et de l'espace. Vous conviendrez qu'il n'y a pas ici de contradiction, mais au contraire que l'explication par la sorcellerie complète celle de la cause naturelle et explique ce que nous appellerions le facteur hasard. La sorcellerie, cause de l'accident, est fortement soulignée, parce que, des deux causes, seule la cause mystique permet d'intervenir, en se vengeant sur un sorcier. On trouve le même mélange de connaissances empiriques et de notions mystiques dans les idées des primitifs sur, la procréation, les remèdes et autres sujets¹. »

On trouvera de façon générale chez Evans-Pritchard des analyses critiques très stimulantes des grandes théories classiques concernant la religion. Otto, Durkheim, Pareto, Weber, Freud... n'échappent pas à sa critique parfois sévère mais toujours argumentée. Indispensable !

FRANÇOIS LAFAYETTE

¹ *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*, petite bibliothèque Payot.

Averroès en terminale ?

par Serge Cospérec

La vérité ne peut être contraire à la vérité, mais s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur.

De deux choses l'une : soit le sens apparent de l'énoncé [d'un verset du Coran] est en accord avec le résultat de la démonstration [rationnelle], soit il le contredit. S'y a accord, il n'y a rien à dire ; s'il y a contradiction, alors il faut interpréter le sens apparent (...) C'est pourquoi il y a consensus chez les musulmans pour considérer que les énoncés littéraux de la Révélation n'ont pas tous à être pris dans leur sens apparent

Averroès

La figure d'Averroès est devenue subitement populaire grâce au film de Youssef Chahine *le Destin* (1997). Le film a été exploité pédagogiquement en collège comme en lycée, principalement dans une intention *morale*. C'est que Chahine nous campe, dans une Cordoue hollywoodienne, un Averroès pieux musulman, juste et érudit, combattant sans relâche l'obscurantisme religieux. Un bon scénario somme toute pour une leçon de tolérance dont on comprend qu'elle ait pu intéresser des professeurs, soucieux de combattre les germes de l'intégrisme sans stigmatiser une croyance ou une culture.

En 2001, Averroès entre dans la liste des auteurs du baccalauréat de philosophie... peu de temps avant les attentats du "11 septembre"... Les manuels accueillent quelques-uns de ses textes. La figure (équivoque) dite du "musulman modéré", "ouvert", exerce aussi sa séduction...

MAIS QUE FAIRE D'AVERRROES EN TERMINALE ET EN PHILOSOPHIE ?

Ici le professeur bute sur trois obstacles (au moins) : qui est Averroès ? que peut-on lire de lui ? et qu'en faire en classe ? Le second point est vite réglé : rien n'est accessible hormis le difficile *Discours Décisif* dans l'édition bilingue parue chez Garnier-Flammarion avec la remarquable (mais ardue) introduction d'Alain De Libera, l'un des meilleurs spécialistes et « passeurs » d'Averroès.

Le troisième point semble dépendre du premier : Averroès est-il un Voltaire musulman ? Ou un "intellectuel organique", plutôt conservateur, au service des califes almohades ? Le gentil Averroès des écoles, incarnation du principe de tolérance, une imposture ?

Je pense qu'il est possible de dépasser cette alternative simpliste en lisant Averroès comme les autres philosophes, c'est-à-dire en s'attachant aux problèmes qu'il permet de travailler. Possible... et utile car le *Discours décisif* discute d'une question très classique : le droit à philosopher sur les textes sacrés et en général, les rapports entre philosophie (ou science) et religion, entre raison et foi. Si le contexte religieux est musulman, l'argumentation a une portée générale. Cette lecture peut se prolonger avec Pascal (sur la question des

Autorités dans la Préface du Traité sur le Vide) ou Spinoza (sur l'interprétation des Écritures).

Enfin, cette lecture est aussi utile avec ces élèves qui se disent musulmans et refusent le cours de philo jugé menaçant, voire offensant, pour ce qu'ils imaginent être leur culture ou leur croyance. Averroès permet de travailler *leurs résistances* sans les prendre de front. Il fait aussi réfléchir les autres : ceux qui croient à la radicale extériorité de la culture arabo-musulmane à la raison.

La lecture du *Discours Décisif* (D.D. désormais) est ardue, déconcertante, voire impossible sans éléments sur la nature du texte, les raisons de son écriture, ses destinataires. Une fois repérés les enjeux, il devient plus facile de lire avec les élèves quelques extraits suivis.

LE CONTEXTE DU DISCOURS DECISIF

Averroès (Ibn Rushd) est philosophe, médecin, astronome. Mais dans le *D.D.* c'est en juriste musulman qu'il réfléchit. Le *Fas al-maquâl* (ou *D.D.*) n'est pas une œuvre de philosophie mais une *décision* juridique, une *fatwâ*, délivrée au nom du pouvoir almohade qui détermine le "*rapport entre la philosophie et la religion*" (sous-titre du *D.D.*) d'après la loi islamique. C'est un traité sur le statut légal de la philosophie en terre d'Islam. Pourquoi Averroès, grand Cadi de Cordoue, doit-il rendre un "avis légal" sur le droit à philosopher ? Précisément parce qu'il est fortement contesté auprès des autorités politiques par les juristes traditionnels d'un côté et par les théologiens dogmatiques de l'autre.

Les acteurs

Les juristes (*fuqalâ'*), docteurs de la loi. Pour définir la *jurisprudence* (le *fiqh*) des sociétés musulmanes, ils s'en tiennent aux sources autorisées (Coran, sunna ou Tradition, consensus entre experts¹) et utilisent surtout le "**sylogisme juridique**" consistant à déterminer le statut légal d'un cas inconnu par une **analogie** (*quiyâ*) avec un cas connu (mentionné dans les sources). Enfermés dans un juridisme étroit, ils rejettent les spéculations *théologiques*, prônent souvent un littéralisme strict en théologie... comme en science : si le Coran parle des "mains de Dieu", on s'en tient là - ce littéralisme consterne théologiens et philosophes². La *philosophie* est dénoncée comme importation étrangère : "*les*

¹ Le droit musulman a trois sources principales : le *Coran* (la parole divine elle-même) ; la *sunna* ou les paroles, actes et « approbations » du prophète transmis par des témoignages de ses premiers disciples et rassemblés deux siècles après sa mort ; enfin, l'unanimité (*ijma'*) des théologiens (les « *oulémas* »).

² Sur cette discussion des attributs divins cf. Alain de Libera, *D.D.*, GF note 22 p. 183 et son commentaire de *l'Incohérence de l'incohérence* dans Averroès, *l'Islam et la raison*, pp.170 sq. Les juristes accusent les théologiens de spéculer sur la nature de Dieu ; ceux-ci répliquent qu'il est nécessaire d'interpréter allégoriquement certains versets sous peine de tomber dans l'anthropomorphisme. Averroès les renvoie dos à dos : le littéralisme est intenable, les juristes ont tort de vouloir interdire le recours au "raisonnement rationnel" ; les théologiens mêlent arguments rationnels, dialectiques, analogiques, ils n'ont aucune rigueur démonstrative (scientifique). Seul le philosophe...

sciences des anciens (Grecs) sont des "*sciences intruses*", "*nuisibles*", "*non conformes à l'islam*". D'ailleurs c'est la philosophie qui contamine les théologiens et les a précipités dans des spéculations chimériques et impies sur Dieu, l'origine de l'existence, etc. D'où la nécessité d'épurer la culture islamique et la théologie des immixtions de la raison et du questionnement philosophiques, des théories nouvelles qui s'ensuivent, etc.

Les **théologiens** (*mutakallimûn*) : constitués en écoles (des sectes dangereuses pour Averroès), ils développent une théologie apologétique et dogmatique (le *Kalâm*) et utilisent surtout « le **sylogisme** (ou raisonnement) **dialectique** », mais aussi rhétorique, analogique, etc. Deux écoles jouent dans le débat un rôle important. Les mu`tazalites : école rationaliste qui va jusqu'à soutenir que le Coran n'est pas éternel mais est créé, qu'il n'y a pas de prédestination, etc. Les ash`arites, adversaires acharnés des précédents : ils sont à mi-chemin entre le "rationalisme" des Mu`tazalites et le traditionalisme des juristes. Ghazâlî sert leur cause dans le *Tahâfut al falâsifa*¹ (*l'Incohérence des philosophes*), violente attaque contre la philosophie (corruptrice) ; il y condamne 20 thèses philosophiques (16 métaphysiques et 4 de physique) rencontrées chez Al-Fârâbî et Avicenne, visant leur péripatétisme.

Les **philosophes** (les "savants"). Al-Fârâbî, Avicenne (Ibn Sînâ) par exemple. Et Averroès. La philosophie comprend toutes les sciences (astronomie, mathématiques, médecine, etc.) de "démonstration" (*burhân*), son outil est le "**sylogisme rationnel**".

Le Calife et Averroès. Averroès, fidèle serviteur du Palais et dignitaire du régime, écrit un commentaire pour éclairer la pensée d'Aristote (à la demande même du Calife érudit). Il aide le Palais à combattre les troubles politiques provoqués tantôt par la résistance à toute réforme des juristes ultraconservateurs tantôt par le prosélytisme fanatique des théologiens dogmatiques - tout en cherchant à préserver la liberté de recherche pour les savants (= les philosophes).

Si Averroès critique les philosophes arabes pour avoir souvent mêlé à leur démonstration des raisonnements *dialectiques*, *analogiques*, voire *mystiques* (illuminationnisme) et produit un syncrétisme peu cohérent qui a facilité les attaques de Ghazâlî contre la philosophie, **ses véritables adversaires sont** :

- **les juristes** parce que a) ils font obstacle à la science en interdisant les recherches philosophiques ou l'usage du "**sylogisme rationnel**" (de la démonstration), b) leur jurisprudence délirante abuse du sylogisme *juridique* (analogique) et finit par éloigner des sources, c) leur doctrine de l'imitation (*taqlîd*) qui fait obligation de suivre leurs préceptes sans les remettre en cause débouche sur un conformisme imitatif ultraconservateur alors même qu'ils ne reposent que sur des raisonnements *conjecturaux*.

¹ *Tahâfut* littéralement "la démolition", "l'écroulement" au sens actif - leur réfutation - et passif - leur propre ruine ou écroulement du fait de leurs contradictions.

- **les théologiens** (les ash'arites surtout et Ghazâli) : par leurs raisonnements dialectiques et rhétoriques ils n'aboutissent qu'à des thèses sophistiques. Incapables de "démonstration", ils ne peuvent convaincre les savants (les philosophes), mais en diffusant partout leurs spéculations incontrôlées, ils sèment la confusion et le doute sur le Coran dans une foule désarmée qui n'a pas les moyens de lire ni de comprendre leurs subtilités. Et leur sectarisme fanatique divise les musulmans.

L'OBJET DU DISCOURS DECISIF

Le propos d'Averroès n'est donc pas de défendre les droits de la raison contre la religion mais de défendre le droit à utiliser un certain type de raisonnement, la démonstration (le "syllogisme rationnel" des philosophes) *en* Islam. Ce que contestent ses adversaires, les théologiens sectaires comme les juristes, influents auprès du peuple et des puissants. C'est donc bien une forme de liberté intellectuelle qu'Averroès défend : le droit de lire les philosophes et de raisonner philosophiquement mais à l'intérieur de l'islam. Il s'agit d'assurer les droits de la raison (la philosophie) non pas *sur* la religion (la théologie) et encore moins *contre* elle, mais *dans* la religion musulmane.

C'est donc sur le terrain de la Loi musulmane qu'Averroès répond aux détracteurs de la philosophie. Non pas pour démontrer l'accord de la foi et de la raison (ce n'est pas son projet) mais pour établir *que l'activité philosophique est légalement permise - et même obligatoire - pour ceux qui en sont capables* (justification selon la loi islamique du recours à l'interprétation philosophique... du Coran). C'est en qualité de juge suprême (en grand Cadi de Cordoue) qu'Averroès prononce cet avis fondé sur le « lien¹ entre la Révélation et la philosophie ». C'est le *Kitab Fasl al-maqal* (« livre du discours décisif »).

Roger Arnaldez, qui invite à se débarrasser de « *l'image du philosophe rationaliste* »², « *martyr de la libre pensée* »³ résume bien le propos : « *Averroès n'a pas cherché à libérer l'esprit humain de l'emprise de la foi; il a voulu libérer la pensée musulmane d'une double emprise : celle du juridisme trop étroit (...) et celle d'une théologie faussement spéculative* »⁴. Il n'est pas un "rationaliste" si on entend par là quelqu'un qui défendrait les droits d'une raison philosophique *émancipée* du cadre théologique. Il raisonne en philosophe *musulman* comme Augustin, Thomas ou Berkeley, raisonnent en philosophes *chrétiens*.

Si dans le § 27 (et suiv.) du *D.D.*, il défend les philosophes contre les accusations *d'infidélité* (*Kufr*) portées par Ghazâlî, s'il défend la *falsafa* dans son *Tahafut at-Tahafut* (*L'Incohérence de l'Incohérence*) c'est en tant que philosophe dont le

¹ Sous-titre du livre. Un lien mais pas une conciliation. Pour Averroès, la vérité ne peut aller contre la vérité, il n'y a donc rien à concilier, aucun compromis à chercher. Cf. l'introduction d'Alain de Libera, *D.D.*, GF p.10 sq.

² Roger Arnaldez, «Averroès» , dans *Multiple Averroès*. Actes du colloque international, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 14.

³ Roger Arnaldez, *Averroès, un rationaliste en Islam*, Paris, Balland, Le Nadir, 1998, p.28.

⁴ Roger Arnaldez, «Averroès», dans *Multiple Averroès*, p. 14.

Coran reste le cadre intellectuel de référence. Averroès n'est certainement pas un libre-penseur.

Le nerf de l'argument

C'est l'exposé de la vision hiérarchique de l'humanité qui est la clé du texte : les hommes ne sont *pas tous capables* du même degré d'entendement. Il ne faut exposer que ce qui convient à chacun selon son capacité de compréhension. Tel serait l'enseignement du Coran.

Si on considère « le fond mental », il faut distinguer trois *types* d'homme.

1. L'homme du commun, la foule. Très faible intellectuellement, elle ne peut assentir à la vérité (et y être conduite) QUE par des arguments « *rhétoriques* » (sensibles, imagés). C'est pourquoi le Coran abonde en figures poétiques.
2. Les théologiens sectaires. Incapables de science démonstrative, ils assentent ? par des arguments « *dialectiques* » ; n'atteignant que des vraisemblances mais voulant défendre leurs conjectures, ils virent souvent à l'éristique.
3. Les savants ou philosophes, sont les seuls capables d'accéder à des preuves de « *démonstration* ».

Le reste s'ensuit. Puisque le Coran veut, selon Averroès, que chacun reçoive les vérités religieuses selon « sa voie propre », il serait contraire à la Loi d'interdire aux hommes de sciences la voie démonstrative. Les philosophes se garderont toutefois de diffuser leur savoir à la foule illettrée incapable de comprendre les raisons qui justifient l'interprétation rationnelle de tel ou tel passage du Coran manifestement contraire à la science. En effet - et c'est là le *rationalisme* d'Averroès - dans le domaine du savoir où joue le *burhân* (la preuve démonstrative)¹, la vérité ne peut être que *rationnelle* et *philosophique*, et là de deux choses l'une : soit la lettre du Coran est en accord avec ce que dit la philosophie - tout va bien ; soit il y a désaccord et c'est un appel à l'interprétation du Texte pour le conformer à ce que prouve la science car « **la vérité ne peut être contraire à la vérité** ». Le « *rationalisme* » convient donc à l'élite car seul le savant peut apercevoir ce qui contredit la science, et s'il se trompe ensuite dans son interprétation rationnelle, il est pardonné car c'est sa complexion naturelle qui le CONTRAINT AU RATIONALISME : un savant NE PEUT PAS CROIRE ce qui lui paraît manifestement absurde, contraire à la science :

« On peut quasiment dire : ceux qui s'opposent sur ces questions extrêmement ardues, soit sont dans le vrai, et dans ce cas ils seront récompensés ; soit se trompent, et alors ils seront pardonnés. Car le fait d'assentir à quelque chose par l'effet d'une preuve établie dans son esprit est un acte contraint et non libre, c'est-à-dire qu'il n'est pas en notre pouvoir d'assentir ou non (...) comme une condition de la

¹ Pour tout le reste, le texte du Coran s'impose ; c'est la majorité des versets pour Averroès, et qui touchent notamment à des questions importantes, voire vitales pour l'homme (obligations sociales et religieuses, dogmes essentiels, etc.)

responsabilité légale est le libre arbitre, celui qui donne son assentiment à une proposition erronée parce que quelque incertitude l'a affecté, s'il est homme de la science, est pardonnable. (...) et cette erreur dont la Loi stipule qu'elle est pardonnable, c'est celle qui peut être le fait des savants lorsqu'ils examinent les questions extrêmement ardues que la Révélation les a engagés à examiner. » *D.D.*, §34, GF p.137

Le fidéisme convient à la foule qui doit s'en tenir à la compréhension littérale du Texte. Les livres de sciences seront interdits à la foule et aux théologiens dogmatiques (également incapables d'entendre une démonstration). Rationalisme philosophique pour l'élite, fidéisme pour la masse, **que reste-t-il aux théologiens ? Rien** : leurs spéculations dialectiques ne conviennent ni à l'élite car elles ne démontrent rien, ni à la foule car elles sont abstruses. Elles n'aboutissent qu'à des thèses sophistiques qu'ils veulent imposer à tous déclarant « impies » ceux qui refusent de les suivre. Ce sont des "*opresseurs des musulmans*", ils ébranlent la foi, divisent la « nation » musulmane en proie aux luttes violentes entre sectes théologiques ignorantes et acharnées.

SI AVERROES EST ANTIMODERNE, POURQUOI LE LIRE ?

On pourrait répondre ironiquement que l'antimodernisme est une option philosophique. Sont-ils rares d'ailleurs les professeurs de philosophie « averroïstes » sur ce point ? Je veux dire qui partagent (et exposent à leurs élèves !) cette vision aristocratique distinguant *la masse* ignare, facile à manipuler, incapable de philosophie; les *sophistes* (idéologues politiques et religieux, journalistes, etc.) et l'*élite*, celle qui est La Culture. Plus sérieusement, Averroès n'est clairement pas démocrate. Il partage avec presque tous les penseurs de son temps, en Orient comme en Occident¹, une vision hiérarchique de l'humanité. La querelle opposant ceux qui veulent en faire le chantre de la modernité critique à ceux qui lui reprochent de justement ne pas l'être est absurde. Elle revient à lire Averroès chaussé des lunettes des XXe et XXIe siècles... Les concepts d'égalité, d'autonomie et d'universalité de la raison peuvent-ils avoir un sens au XI^{ème} siècle ? Si objection il y a, elle revient donc seulement à constater qu'Averroès n'est pas un *Moderne*. Quelle découverte !

¹ Le *Fasl-al-maqal* est rédigé en 1179-1180 ! Sur la sensibilité caractéristique des sociétés aristocratiques et traditionnelles comparée à celle des sociétés démocratiques, on lira (ou relira) le lumineux ouvrage de Robert Legros : *L'idée d'Humanité* (Grasset).

Trois bonnes raisons de lire le D.D.

1. Averroès présente une **figure originale du rapport raison-croyance** : ce n'est ni la victoire de la théologie *dans* la philosophie (Thomas) ou *sur* la philosophie (Bernard de Clairvaux, Dun Scot), ni une victoire de la philosophie *sur* la théologie (matérialisme athée) mais de la philosophie *dans* la théologie¹ (apport original d'Averroès).

2. Il invite à réfléchir au **rapport de la pensée, du religieux et du politique**. La critique de l'obscurantisme philosophique et scientifique des théologiens sectaires, la mise en évidence de l'oppression intellectuelle, sociale et politique qu'il entraîne, intéressent la réflexion moderne. Les « *semi-lettrés* », docteurs autoproclamés de la vraie Foi, que dénonce Abdelwahab Meddeb², et autres *talibans* (« étudiants »), nous renseignent assez bien sur la nature du danger que tente d'endiguer Averroès.

3. **La question du rapport à l'Autre** : l'étranger est-il ce qui altère ou ce qui féconde ?

Abordée au travers d'une question de prime abord technique - celle de la **légitimité de l'emprunt** - la réponse d'Averroès se veut d'abord de bon sens :

" Si d'autres que nous ont déjà procédé à quelque recherche en cette matière [la logique et les sciences], il est évident que nous avons l'obligation, pour ce vers quoi nous nous acheminons, de recourir à ce qu'en ont dit ceux qui nous ont précédés. Il importe peu que ceux-ci soient ou non de notre religion (...) Par ceux qui ne sont pas nos coreligionnaires, j'entends les Anciens qui ont étudié ces questions avant l'apparition de l'Islam. D.D. §9

Car comme dit Averroès il est impossible à un seul homme de réinventer toute la science dans son coin et ce serait même ridicule de le tenter (« *on se gausserait* »).

Puisqu'il en est ainsi (...) il nous faut puiser à pleines mains dans leurs livres afin de voir ce qu'ils en ont dit. Si tout s'y avère juste, nous le recevrons de leur part ; et s'il s'y trouve quelque chose qui ne le soit pas, nous le signalerons. D.D. §9

La décision est d'une portée considérable, elle statue sur le **rapport à l'étranger**. Aux partisans d'une Tradition fermée sur elle-même, Averroès

¹ Sur le sens de ces figures voir les suggestions d'Alain de Libera dans *Averroès, L'Islam et la raison*, GF. p.37 et ici même mon article sur les figures théoriques du rapport raison / croyance.

² Cf. Abdelwahab Meddeb qui dans *La maladie de l'Islam* (Seuil, 2002) avance que la « démocratisation sans démocratie » de l'enseignement est une des causes de l'islamisme contemporain. Ce processus, effaçant la distinction entre *élite* et *vulgaire*, a consacré l'avènement d'une classe de « *semi-lettrés* ». Ces étudiants formés à la va-vite ne lisent pas les textes originaux mais seulement des manuels. Ignorant la lecture traditionnelle du Coran, attentive aux contradictions que le texte comporte, ils ne veulent retenir que la lettre du Texte, dans ses passages les plus coercitifs ou les plus violents envers les femmes et les autres religions. Ils ne comprennent ni leur propre culture dont ils ignorent la pluralité des traditions, ni la culture occidentale qu'ils ne voient qu'à travers le filtre idéologique.

oppose que la *clôture* culturelle est une impasse qui condamnerait le monde musulman à la régression. S'agissant de la science, la vérité n'est ni grecque ni arabe, ni chrétienne ni musulmane : elle est *démonstrative* ou elle n'est pas. La philosophie n'est donc pas un corps étranger (une « *innovation blâmable* ») dans la société arabo-islamique. Il est absurde d'opposer Tradition et Savoir.

Et c'est au moment même où Averroès plaide pour maintenir cette ouverture à l'Autre que la civilisation arabo-musulmane commence à se replier sur elle-même, puis à décliner. Au même moment, l'Occident ouvre largement ses portes à la philosophie, grecque comme arabe, la Renaissance se prépare.

Serge Cospérec

Bibliographie

- Averroès, *Discours décisif* - édition bilingue. Paris, Flammarion, 1996. - 247 p. (Garnier Flammarion (GF); 871). Traduction de Marc Geoffroy, introduction d'Alain de Libera. *L'Islam et la Raison*, Paris, Flammarion, 2000 (GF). Traduction de Marc Geoffroy, introduction d'Alain de Libera.

On trouvera facilement sur le Net les articles suivants :

- Extraordinaire et douloureuse modernité d'Averroès, entretien avec Alain de Libera, dans *CONFLUENCES Méditerranée* - N° 28 HIVER 1998-1999, téléchargeable à www.confluences-mediterranee.com/v2/IMG/pdf/04-0096-9928-002.pdf
- *Averroès, le trouble-fête*, d'Alain de Libera *Alliage*, numéro 24-25, 1995, www.tribunes.com/tribune/alliage/24-25/deli.htm
- *Philosophie médiévale et échanges entre les deux rives de la Méditerranée*, Alain de Libera, dans *Les civilisations dans le regard de l'autre*, actes du Colloque de l'Unesco, Paris, 2001, téléchargeable à unesdoc.unesco.org/images/0012/001278/127888f.pdf
- La décision d'Averroès, de Fethi Benslama, téléchargeable à www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=fbenslama010593

Sur le film de Youssef Chahine et pour une utilisation pédagogique :

- Dossier partiel du Centre culturel Les Grignoux www.grignoux.be/dossiers/079/
Accessible en intégralité à http://www.auladecine.com/recursos/onparle_pdf/Le_destin.pdf
Excellent site à découvrir (en espagnol) ; il y a des dossiers en français dans la section : www.auladecine.com/onparle.html

En classe

Lire des extraits du *Discours Décisif*

Par Serge Cospérec

Trois raisons font qu'on ne peut envisager, je crois, une lecture suivie du D.D. - même partielle - pour l'oral du baccalauréat : 1° la particularité du texte : un avis juridique islamique. 2° La haute technicité de ses démonstrations : elles présupposent la maîtrise de l'appareil conceptuel péripatéticien. 3° Et pour cette même raison, l'intérêt plus que limité pour des élèves des discussions juridico-théologico-métaphysiques : en clair, le texte est très ennuyeux.

Mais il est possible d'étudier plusieurs paragraphes du texte en partant d'une problématique capable d'éveiller l'intérêt des élèves et donnant une unité de sens à l'ensemble des extraits choisis. C'est le travail que je suggère ici.

Le problème choisi porte sur le rapport entre foi et raison, entre religion et philosophie ou science¹ et se formule ainsi : *il arrive que les énoncés (les vérités) de la science ou de la philosophie contredisent (ou semblent contredire) ceux de la religion (les « vérités révélées ») : en ce cas, que faire ? Faut-il en conclure que l'un des deux énoncés au moins est faux ?*

Les questions qui déterminent le problème sont les suivantes : *du point de vue de la croyance, l'étude de la philosophie ou des sciences est-elle dangereuse ou légitime ? Et ce, pour tous les croyants ? pour quelques-uns seulement ? Ou pour aucun ? Tous les hommes sont-ils capables de raison, capables de comprendre la philosophie ou les sciences ? Faut-il réserver la science à une élite ?*

Averroès est présenté aux élèves comme ayant élaboré une position *originale* dans ce débat, comme un penseur dont les raisons méritent d'être étudiées et discutées ! La discussion se faisant avec les élèves pendant et en prolongation de l'étude, sous une forme variée : confrontation à d'autres positions possibles, discussion orale ou écrite, essai personnel, etc.

J'indique dans ce qui suit les passages que je retiens et propose un plan d'étude.

¹ **Philosophie OU science** car jusqu'au XVIII^e siècle elles sont inséparables et désignent l'ensemble des savoirs profanes. Qu'on songe au titre que Newton donne à son œuvre *Philosophiae Naturalis Principia mathematica* ou au texte bien connu de Descartes : « *la philosophie est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales : à savoir la médecine, la mécanique et la morale* » (Lettre-préface aux *Principes de philosophie*). Dans le *Discours décisif*, il en va de même, la « philosophie » désigne tout savoir atteint grâce à la raison (démonstrative) - c'est pourquoi en relèvent aussi bien la médecine, que les mathématiques ou l'astronomie si importantes dans les « sciences arabes ». Philosophes ou savants, c'est équivalent. Les élèves sont trop peu avertis de cet usage et nous-mêmes oublions souvent de le préciser lorsque nous lisons avec eux des extraits de philosophes de l'âge classique, ce qui expose à de multiples contresens dans quantité de textes (y compris au baccalauréat).

Averroès, *Discours décisif*. Édition utilisée : GF-Flammarion (bilingue) n° 871, traduction Marc Geoffroy.

Paragraphes étudiés : 1,2,3,9-13,15,16 (55),56,58, (44),45,65,46 et 18 dans cet ordre.

OBJET DU DISCOURS : A-T-ON LE DROIT D'ETUDIER LA PHILOSOPHIE ET LES SCIENCES DEMONSTRATIVES ? ⇨ §1

L'objet est énoncé par l'auteur lui-même dès le début sous forme d'une question : "*Rechercher, dans la perspective de l'examen juridique, si l'étude de la philosophie et des sciences de la logique est permise par la loi révélée, ou bien condamnée par elle, ou bien encore prescrite, soit en tant que recommandation, soit en tant qu'obligation*". (D.D. GF, §1 p.103).

C'est que selon le droit musulman (*fiqh*), il y a trois options possibles : l'étude de la philosophie peut être

1. un acte *condamnable* : 1.1 blâmable ou 1.2 interdit.
2. un acte *permis* (moralement neutre)
3. un acte *prescrit* : 3.1 *recommandé* ou 3.2 *obligatoire*

Averroès va décider en faveur de l'option la plus forte : l'étude de la philosophie est *obligatoire*. Encore lui faut-il étayer « juridiquement » la décision.

I. DEMONSTRATION QUE L'ETUDE DE LA PHILOSOPHIE EST OBLIGATOIRE

La démonstration est quasi syllogistique, j'en extrais le principe.

Le §2 établit la Majeure du raisonnement (définition de la philosophie)

"*L'acte de philosopher ne consiste en rien d'autre que dans l'examen rationnel des étants¹ et dans le fait de réfléchir sur eux en tant qu'ils constituent la preuve de l'existence de l'Artisan*" (D.D. GF, §2 p.103). Cette définition servira à établir la conclusion (la philosophie figure bien parmi les actes prescrits) par le syllogisme suivant : **1. Majeure** : la philosophie est une connaissance rationnelle sur tout ce qui est (l'univers, la Création) **2. Mineure** : le Coran encourage la connaissance du Monde (sous entendu : c'est autant d'occasions de mesurer la Sagesse de Dieu ; **3. Conclusion** : il est prescrit, recommandé, de philosopher² (conclusion).

§ 3 : preuve de la mineure du raisonnement par la Parole révélée (le Coran)

¹ Les termes techniques ou rares sont notés et expliqués ; mais lors de l'étude et de la lecture avec les élèves, je les remplace par des synonymes plus familiers : par exemple ici pour *étants*, *choses* ou *réalités* ; plus loin, *sens obvie* par *sens courant* (ou *sens apparent*) ; *assentir* par *adhérer à une idée* (et *assentiment* par *adhésion à une idée*), etc.

² « *la Révélation recommande bien aux hommes de réfléchir sur les étants et les y encourage, alors, il est évident que l'activité désignée sous ce nom est, en vertu de la loi révélée, soit obligatoire, soit recommandée.* » (§2)

Averroès cherche dans le Coran les citations prouvant que la Révélation appelle à étudier l'univers par la raison. Il faut attirer l'attention des élèves sur le contexte : s'agissant de rendre un avis conforme au droit religieux (une *fatwa*) seul vaut « l'argument d'autorité »¹ :

Le § 3 convoque une série de versets : "Que la Révélation nous appelle à réfléchir sur les étants [sur la nature] en faisant usage de la raison, et exige de nous que nous les connaissions par ce moyen, voilà qui appert [apparaît] à l'évidence de maints versets du livre de Dieu (...) : - Réfléchissez donc, ô vous qui êtes doués de clairvoyance [Coran LIX,2] (...) - Que n'examinent-ils le royaume des cieux et de la terre et toutes les choses que Dieu a créées ? [Coran VII, 185] (...) - N'ont-ils point examiné les chameaux, comment ils ont été créés ? Et le ciel, comment il a été élevé ? [Coran LXXXVIII,17-18] (...); ou encore : « ...et méditent sur la création des cieux et de la terre » [Coran III, 191] ; ou d'autres innombrables versets encore." [D.D. GF, §3 p.105]

La contemplation de l'univers à laquelle invite le Coran en vue de se pénétrer de l'omniscience divine est un encouragement direct à la recherche philosophique et scientifique selon Averroès. Le caractère obligatoire est argumenté autrement au § 34 : suivre la raison n'est pas un choix, c'est une question de *nature* : les hommes de science sont *ainsi faits* (par Lui qui l'a voulu ainsi !) qu'ils ne peuvent pas ne pas suivre l'évidence démonstrative (« le fait d'assentir à quelque chose [d'adhérer à une idée] par l'effet d'une PREUVE établie dans son esprit est un acte contraint et non libre »).

Le raisonnement d'Averroès débouche sur un déplacement du centre d'intérêt intellectuel de la théologie vers la vraie connaissance (philosophique), celle de la réalité de la création : « il incombe à celui qui veut connaître vraiment Dieu de connaître les substances des choses, afin d'appréhender la vraie création à travers l'ensemble des êtres, car celui qui ne connaît pas la réalité de la chose ne connaîtra pas la réalité de la création² ». Beaucoup y verront une attaque frontale contre la théologie.

II. LEGITIMITE ET NECESSITÉ, POUR DES MUSULMANS, DES EMPRUNTS A LA PHILOSOPHIE ET AUX SCIENCES DEJA DEVELOPPEES

Cette question de la licéité du philosophique est aussi celle de l'ouverture du monde arabo-musulman aux *apports* des autres cultures. C'est l'un des enjeux pour Averroès car les juristes traditionalistes comme les théologiens dogmatiques dénoncent le recours à la philosophie grecque comme une importation étrangère, corruptrice de la raison musulmane.

§4 : légitimité de l'usage du raisonnement philosophique (= la logique d'origine aristotélicienne)

¹ Mais quand la lecture rationnelle de certains passages donne le droit de corriger le sens littéral du texte, que reste-t-il de l'argument d'autorité ? On ne peut pas dire avec Remy Brague qu'Averroès convoque la raison au tribunal de la foi.

² Averroès, *Dévoilement des méthodes* dans le recueil *L'islam et la raison*, Paris, GF Flammarion p.112

Le raisonnement est simple et s'appuie sur l'acquis précédent : si l'obligation de philosopher ("*connaître par la démonstration Dieu et toutes les choses auxquelles Il a donné l'être*") est établi ALORS l'est aussi l'obligation d'étudier et d'user de l'outil du raisonnement en philosophie (§4) qu'est la **démonstration rationnelle**¹.

« **§4** *Puisqu'il est donc bien établi que la Révélation déclare obligatoire l'examen des étants au moyen de la raison et la réflexion sur ceux-ci, et que par ailleurs, réfléchir n'est rien d'autre qu'inférer, extraire l'inconnu du connu - ce en quoi consiste en fait le syllogisme, ou qui s'opère au moyen de lui- , alors nous avons l'obligation de recourir au syllogisme rationnel pour l'examen des étants. Il est évident, en outre, que ce procédé d'examen auquel appelle la Révélation, et qu'elle encourage, est nécessairement celui qui est le plus parfait et qui recourt à l'espèce de syllogisme la plus parfaite, que l'on appelle « démonstration » » . (D.D. GF, §4 p.105-107)*

Élément de contexte : Averroès opère subtilement car les juristes qu'il combat se fondent eux aussi sur ces versets pour légitimer le raisonnement par analogie ou « syllogisme juridique » (inférence du connu à l'inconnu). S'il est légitime et obligatoire de recourir à ce mode inférieur de connaissance - inférieur car il ne donne que des conjectures non des certitudes - a fortiori le savant (le philosophe) a-t-il le droit de recourir au "syllogisme rationnel", certain ou démonstratif².

Le §5 précise seulement l'idée : nécessité de connaître la logique, donc les différents types de raisonnement (syllogismes) : démonstratif, dialectique, rhétorique.

Pourquoi il faut connaître la philosophie et les sciences développées par d'autres (§§ 9-13)

Mais n'est-il pas dangereux de lire des « philosophes » anciens ? Ne risquent-ils pas d'égarer les lecteurs, de les entraîner vers l'hérésie ? C'est ce que pensent juristes traditionalistes et les théologiens sectaires. Averroès affirme au contraire que les lire est obligatoire.

§9. Le premier argument est de bon sens : "*Si d'autres que nous ont déjà procédé à quelque recherche en cette matière [la logique et les sciences], il est évident que nous avons l'obligation, pour ce vers quoi nous nous acheminons, de recourir à ce qu'en ont dit ceux qui nous ont précédés. Il importe peu que ceux-ci soient ou non de notre religion (...) Par ceux qui ne sont pas nos coreligionnaires, j'entends les Anciens qui ont étudié ces questions avant l'apparition de l'Islam.* [D.D. §9 PP. 109-111]. La conclusion s'impose : « *Puisqu'il*

¹ Le § 4 considérant qu'il est "*bien établi que la Révélation déclare obligatoire l'examen des étants au moyen de la raison et la réflexion sur ceux-ci*", énonce "*l'obligation de recourir au syllogisme rationnel pour l'examen des étants*" et, en l'occurrence, à "*l'espèce de syllogisme la plus parfaite*", que l'on appelle *démonstration* » (D.D. GF, §4 p.105-107)

² Cf. § 20 dans le même sens « *Si le juriste procède ainsi [recours au raisonnement interprétatif] dans de nombreux cas, le tenant de la science démonstrative est d'autant plus fondé à le faire lui-même. Car le juriste n'use que d'un syllogisme opinatif, tandis que celui qui connaît vraiment Dieu use d'un syllogisme certain.* » [D.D. GF, §4 p.121]

en est ainsi, que toute l'étude des syllogismes rationnels a déjà été effectuée le plus parfaitement qui soit par les anciens, alors certes il nous faut puiser à pleines mains dans leurs livres afin de voir ce qu'ils en ont dit. Si tout s'y avère juste, nous le recevrons de leur part ; et s'il s'y trouve quelque chose qui ne le soit pas, nous le signalerons. » (D.D. GF, p.109-111).

§11. Deuxième argument, la connaissance est une œuvre collective : « *De plus, il est évident que nous n'atteindrons notre but, connaître les étants, que si dans cette étude les uns relaient les autres et que le chercheur s'appuie sur son prédécesseur à l'instar de ce qui s'est passé en mathématiques* ». Exemples : en astronomie (reste du §11) et dans les « sciences juridiques » (§ 12). On n'entrera pas dans les exemples mais on en retiendra l'idée : il est impossible à un seul homme de vouloir réinventer toute la science dans son coin, ce serait même ridicule dit Averroès : « *on pourrait à bon droit se gausser de lui, car cela lui serait impossible, sans compter que cela a déjà été fait* » [D.D. GF, p.113].

La règle de lecture (§12). Elle est simple : remercier les savants étrangers de toutes les vérités auxquelles ils nous donnent accès ; les pardonner pour leurs erreurs, qu'il suffit de signaler. "*Puisqu'il en est ainsi, il nous faut donc certes, si nous trouvons que nos prédécesseurs des peuples anciens ont procédé à l'examen rationnel des étants et ont réfléchi sur eux d'une manière conforme aux conditions requises par la démonstration, étudier ce qu'ils en ont dit et couché dans leurs écrits. Ce qui, de cela, sera conforme à la vérité nous l'accepterons de leur part, nous nous en réjouissons et leur en serons reconnaissants. Nous avertirons [les gens] d'y prendre garde et nous excuserons leurs auteurs.*" (D.D. GF, p.112)

Conclusion (§13) : interdire l'étude de la philosophie et des sciences est impie !

Rappelant que « l'étude des écrits des Anciens est obligatoire » le §13 conclut que quiconque en interdit l'étude « barre aux hommes l'accès à la porte à partir de laquelle la Révélation adresse aux hommes son appel à connaître Dieu », ce qui est « le comble de l'ignorance et de l'éloignement de Dieu » - Averroès retourne contre les adversaires de la philosophie en terre d'Islam l'accusation d'infidélité à sa Parole. (idem § 47 : cela revient « à barrer l'accès à quelque chose que la Révélation appelle à pratiquer ; ...c'est faire du tort à la classe la plus parfaite des humains » [p. 149])

Réfutation d'une dernière objection : la philosophie n'a-t-elle pas égaré certains hommes (§15) ?

Ce n'est pas parce qu'il y a des noyades répond en substance Averroès qu'il faut interdire de boire de l'eau ! : « *Nous disons même : interdire l'étude des ouvrages de philosophie à ceux qui y sont aptes parce que l'on supposerait que c'est à cause de l'étude de ces ouvrages que certains hommes parmi les plus abjects se sont égarés, ne revient rien moins qu'à interdire à une personne assoiffée de boire de l'eau fraîche et agréable au goût, et que cette personne*

*meure de soif , au motif que d'autres en en buvant, ont suffoqué et en sont morts. Les accidents qui ont pu advenir par cette science [la philosophie] peuvent tout aussi bien advenir par toutes les autres » (D.D. GF, p.115-117). L'argument est clair : mourir par suffocation est une conséquence *accidentelle* du fait de boire de l'eau, sa propriété *essentielle* est de désaltérer. *Idem* pour la philosophie : s'égarer en cherchant la vérité par la raison n'est qu'une conséquence *accidentelle* de l'étude philosophique dont la vertu *essentielle* est de permettre l'accès à la vérité (mal lire la philosophie c'est comme boire de travers !)*

III. QUI A LE DROIT D'ETUDIER LA PHILOSOPHIE ET LES SCIENCES DEMONSTRATIVES ? LA VOIE PHILOSOPHIQUE EST RESERVEE A L'ELITE INTELLECTUELLE

La thèse est la suivante : il y a plusieurs *méthodes* pour accéder à la vérité, la voie rationnelle (philosophique) n'est obligatoire et autorisée *QUE* pour ceux qui en sont capables. Donc deux affirmations clés : celle du **pluralisme des voies**. C'est l'élément *moderne* de la thèse. Mais, restriction immédiate et *antimoderne* : la philosophie ou la science est réservée à l'élite. On trouve cet argument dans le premier discours de Rousseau

1. La pluralité des méthodes. Le modernisme d'Averroès.

Point capital du *Discours Décisif*, Averroès, s'appuyant toujours sur les versets du Coran, commence par affirmer qu'il n'y a PAS qu'UNE SEULE METHODE pour accéder à la vérité. C'est que le Coran s'adresse à *tous* les hommes (destination universelle), à l'élite intellectuelle comme à la foule. Chacun est appelé selon son *propre chemin* et surtout selon *sa propre capacité personnelle de compréhension*. C'est le principe de la pluralité des voies. Il anéantit la prétention dogmatique des théologiens sectaires à détenir *le sens vrai* du Livre et à vouloir imposer LEUR lecture au reste des croyants. Averroès montrera même que ce sont les pires interprètes du texte car ce ne sont pas de vrais savants : des hommes capables de *démonstration*.

2. Quelle voie et pour qui ? Le §16 : les trois types d'hommes et les trois méthodes. L'antimodernisme d'Averroès

L'accès à la vérité, «s'établit pour chaque Musulman par la méthode propre à produire son assentiment déterminé par la nature de chacun. En effet, il existe **une hiérarchie des natures humaines** pour ce qui est de l'assentiment : certains hommes assentent¹ par l'effet de la **démonstration** ; d'autres assentent par l'effet des **arguments dialectiques**, d'un assentiment similaire à celui de l'homme de démonstration, car leurs natures ne les disposent pas à davantage ; d'autres enfin assentent par l'effet des **arguments rhétoriques**,

¹ Cf. note 2

d'un assentiment similaire à celui que donne l'homme de démonstration aux arguments démonstratifs ». [D.D. GF, p.117-119]

Ou même chose § 55 : « Les hommes se répartissent donc du point de vue de la Loi révélée en trois classes : Ceux qui ne sont absolument pas hommes à connaître l'interprétation, et qui sont [aussi] les hommes assentant par rhétorique ; c'est la grande masse des humains, car il n'est pas d'homme sain d'esprit dépourvu de la faculté d'assentir [au moins] de cette façon. Ceux qui sont hommes à connaître l'interprétation dialecticienne, et qui sont [aussi] les hommes assentant par dialectique, que ce soit par nature uniquement ou par nature et par habitude. Ceux qui sont hommes à connaître l'interprétation certaine, et qui sont [aussi] les hommes assentant par démonstration, du fait de leur nature et de la science [qu'ils exercent], à savoir la science de philosophie. Cette [dernière] interprétation, il ne faut pas l'exposer aux hommes assentant par dialectique, et moins encore à la foule. [D.D. GF, p.157]

Averroès distingue donc trois classes d'arguments auxquels correspondent trois genres psychologiques, trois types d'hommes *inégalement capables*. Si la vision hiérarchique de l'humanité est un lieu commun de la division platonicienne de la Cité en trois classes, Averroès utilise pour structurer son schéma la distinction aristotélicienne entre rhétorique, dialectique et démonstration. On distinguera parmi les hommes ceux qui assentent :

- a) par des "arguments rhétoriques", oratoires ; c'est la grande masse des hommes (la foule) sensible uniquement au style des figures, à la force des images et aux symboles. C'est pour eux que dans le Coran, on rencontre des métaphores comme la "descente de Dieu sur Terre" ou "Dieu est au ciel", ce qui est *littéralement* - pour un savant - absurde dit Averroès (Dieu étant incorporel ne saurait être localisé). C'est uniquement par ces images que la foule incapable d'une compréhension plus haute (au moins tant son éducation reste ce qu'elle est) peut accéder aux vérités de la foi. C'est pourquoi il est donc BON ET NECESSAIRE qu'elle s'en tienne au TEXTE LITTERAL. Ajoutons que la rhétorique (au sens aristotélicien) ou poétique n'est pas réservée au vulgaire : c'est la seule voie d'exposition pour un certain nombre de vérités qui ne peuvent se donner autrement.

-b) par des "arguments dialectiques". Averroès vise les *Mutakallim*, les praticiens du *Kalam* (la théologie musulmane dogmatique et APOLOGETIQUE). Ces théologiens prônent l'usage de "l'examen" et de l'argumentation rationnelle ("nazar") pour justifier les dogmes religieux. Mais ce ne sont que des demi-savants incapables de rigueur démonstrative : leur raison est ratiocinante, leur argumentation *dialectique* (peser le pour et le contre des opinions). Ils n'ont pas les moyens intellectuels (=philosophiques) d'une lecture savante du Texte sacré. Chaque école théologique produit son interprétation, prétend détenir l'UNIQUE vérité et combat les autres à coup d'arguties, de sophismes, d'arguments *dialectiques*. Averroès en donne de nombreux exemples. Ses critiques visent surtout deux grandes écoles qui s'affrontent : l'école rationaliste des *mutazilites* et celle des *ash'arites* (dont la grande figure est Ghazzâlî) qui

combat le rationalisme des premiers et s'en prend violemment à la *falsafa* (philosophie) origine de toutes les hérésies ou « infidélités ».

- c) "ceux qui assentent par démonstration" ; ce sont les philosophes qui ont accès à "l'interprétation certaine", au savoir, car ils maîtrisent le « syllogisme démonstratif », le seul probant scientifiquement selon Aristote. La voie démonstrative ne s'adresse pas à tous les hommes mais uniquement à ceux qui en sont capables. Dans le Texte révélé, il y a des passages qui "se signalent d'eux-mêmes" aux hommes de démonstration, des énoncés qui leur sont adressés comme "des signes" les appelant à entrer dans leur propre voie, celle du raisonnement philosophique. Quels passages ? Ceux dont le sens obvie (littéral) contredit les vérités établies par la science démonstrative (la raison ou la philosophie). Ils se signalent d'eux-mêmes à leurs destinataires car cette contradiction ne peut apparaître qu'aux hommes de savoir (les philosophes). L'énoncé "Dieu est au Ciel" surprend seulement un savant en astronomie et théologie. Ces contradictions ne sont donc pas un défaut. Elles résultent de cette volonté divine que chacun trouve dans le Texte l'enseignement conforme à sa capacité : un sens premier, obvie, simple et imagé, pour le commun des mortels ; qui se dédouble en un sens scientifique, pour ceux qui savent y accéder, le chercher et le comprendre. Ainsi, lorsqu'une contradiction surgit entre l'énoncé littéral et ce qu'enseigne la science démonstrative, c'est seulement le *signe* qu'une « *interprétation certaine* » doit être établie. Le sens métaphorique est utile à certains : il est le premier degré de la connaissance, quoiqu'il ne soit pas conforme à la réalité.

IV. DU BON USAGE DE LA PHILOSOPHIE ET DE SES LIMITES

1. QUAND FAUT-IL RECOURIR - EN THEOLOGIE - A LA PHILOSOPHIE ? ET COMMENT ?

On l'a vu, en cas de contradiction apparente entre un verset et la science, le philosophe doit chercher "l'interprétation certaine", le SENS véritable et non pas s'en tenir à sens littéral absurde du point de vue de la raison. Ce qui se fait de deux manières : - soit en trouvant dans le texte lui-même d'autres versets allant dans le sens de la raison et permettant de justifier la relecture de l'énoncé problématique ; - soit en produisant une interprétation conforme aux exigences rationnelles à partir des déplacements de sens (tropes) qu'autorise la langue arabe à la manière dont les juristes usent de l'analogie (cf. §20). **Tout n'est donc pas à interpréter.** Pour Averroès, la plupart des versets peuvent être pris *littéralement* sans que cela choque la raison (philosophique ou savante) car ils concernent des vérités importantes mais qui ne relèvent pas de la démonstration rationnelle. Les dogmes fondamentaux échappent à l'examen rationnel¹.

¹ Mais quels sont ces dogmes ? Il y a débat : évidemment, l'existence de Dieu, la Création et bien d'autres ; mais Averroès exclut toute certitude dogmatique sur des questions comme celle de l'éternité du Monde ou la résurrection des corps. Averroès laisse généralement ouvertes à la discussion les questions physiques et métaphysiques mais il est conservateur sur le plan social.

L'usage du raisonnement philosophique est donc légitime : a) *dans son domaine propre*, la connaissance rationnelle du réel - b) *en théologie*, pour lever les contradictions entre les résultats des sciences démonstratives et certains énoncés littéraux du Coran

L'originalité d'Averroès est dans cette tentative précoce de **distinction des champs du savoir** : il s'oppose aux théologiens en défendant le mode de raisonnement philosophique pour la connaissance du réel. Mais il ne dit pas que le philosophe peut remplacer le théologien ou le juriste. Sa pensée des rapports entre théologie (religion) et philosophie (science) évite un double écueil : contre le séparatisme, il affirme que la vraie connaissance (philosophique) ne contredit pas la (vraie) religiosité mais la conforte ; contre le « concordisme » qui voudrait de toute force accorder la science à la *lettre* du Texte, il n'hésite pas à dire qu'il faut rejeter les interprétations théologiques qui contredisent la science. Dans un même mouvement, il défend la philosophie et la foi... contre le dogmatisme théologique.

2. LA PHILOSOPHIE... RESERVEE AUX PHILOSOPHES.

Averroès défend la libre interprétation philosophique la Révélation à la condition expresse quelle reste parfaitement ésotérique : « **§56. Exposer quelqu'une de ces interprétations à quelqu'un qui n'est pas homme à les appréhender - en particulier les interprétations démonstratives, en raison de la distance qui sépare celles-ci des connaissances communes - conduit tant celui à qui elle est exposée que celui qui les expose à l'infidélité. La raison en est que l'interprétation suppose deux choses : l'invalidation du sens obvie et l'avènement du sens dégagé par l'interprétation. Si le sens obvie est invalidé aux yeux de qui est homme à assentir à l'obvie sans que ne s'avère pour autant, pour lui, le sens dégagé par l'interprétation, cela le conduira à l'infidélité s'il s'agit d'un des principes [dogmatiques] fondamentaux de la Loi révélée. Les interprétations ne doivent donc pas être révélées à la foule, ni couchées par écrit dans des livres rhétoriques ou dialectiques - c'est-à-dire des livres qui contiennent des arguments de ces deux sortes -, ce qu'a fait Abù Hamid [= Ghazâlî et les théologiens ash'arites] ».**

Averroès est conséquent : l'"interprétation certaine" du Texte que découvrent les philosophes n'est pas destinée à la foule qui en raison de son ignorance et de toutes les façons n'aperçoit pas les contradictions qui troublent les savants. Les philosophes doivent donc garder leurs recherches pour eux-mêmes, ne pas chercher à les répandre auprès de la masse. Car pour le commun, l'effet serait contraire : alors que pour les philosophes la découverte du sens *vrai* lève une contradiction et un trouble, sa révélation à tous précipiterait la foule dans la confusion en semant le doute sur le sens obvie de tout verset. Le sens littéral est bon, nécessaire et suffisant pour le grand nombre, c'est le seul approprié à ses moyens. La raison de la non publicité de l'approche rationnelle est donc double : *culturelle* (la foule n'a pas les moyens intellectuels de comprendre) et *politique* (les troubles qui s'ensuivraient).

« § 58. Quant à celui qui expose ces interprétations à ceux qui ne sont pas hommes à les connaître, c'est un infidèle dans la mesure où il incite les gens à l'infidélité, ce qui est le contraire de ce à quoi appelle le Législateur, en particulier lorsqu'il s'agit d'interprétations viciées au regard des principes [dogmatiques] fondamentaux de la Révélation, comme cela est arrivé à certains de nos contemporains. Car nous en avons vu certains qui croyaient avoir appris la philosophie, et compris grâce à leur merveilleuse sagesse des choses contredisant la Révélation de toutes les manières, c'est-à-dire des choses non interprétables, et qui se sont estimés dans l'obligation de les exposer à la foule. En exposant ces croyances viciées à la foule, ils ont ainsi causé la perte de la foule et la leur, dans ce monde comme dans l'autre ! »

Si la critique peut viser certains philosophes, cette faute est précisément celles de TOUS les théologiens sectaires : avoir diffusé à la foule leurs interprétations... qui plus est des interprétations incertaines (puisque fondées sur des arguments rhétoriques et dialectiques).

3. LES ERREURS DES PHILOSOPHES SONT PARDONNABLES, PAS CELLES DES THEOLOGIENS SECTAIRES.

Les théologiens (surtout Ghazzâlî) ont violemment attaqué la philosophie. Ils sont pour Averroès ce qu'étaient les sophistes pour Platon : de mauvais « raisonneurs », des piètres penseurs. La stratégie consiste à retourner contre eux l'accusation « d'infidélité » d'impiété dont ils accablent les philosophes (et qui revient à réclamer leur mort !). Les philosophes sont sans cesse accusés « innovation blâmable » (*bid'a*), c'est-à-dire de s'écarter du Coran.

3.1. Comment juger les interprétations erronées ? Les deux types d'erreurs

Pour ce qui est des philosophes, Averroès a déjà répondu : leurs erreurs sont pardonnables (cf. *supra* et § 34¹) surtout que les questions qu'ils étudient sont ardues, pardonnables MAIS à condition toutefois de ne pas les répandre (cf. *infra*) ; mais « par contre, l'erreur commise par ceux qui n'appartiennent pas à cette classe d'hommes, elle, n'est que pur péché, que ce soit dans des questions théoriques ou bien pratiques ». [D.D. GF, p.137] : « En somme, il existe deux

¹ « §34 On peut quasiment dire : ceux qui s'opposent sur ces questions extrêmement ardues, soit sont dans le vrai, et dans ce cas ils seront récompensés ; soit se trompent, et alors ils seront pardonnés. Car le fait d'assentir à quelque chose par l'effet d'une preuve établie dans son esprit est un acte contraint et non libre, c'est-à-dire qu'il n'est pas en notre pouvoir d'assentir ou non de la même façon qu'il est en notre pouvoir de nous mettre ou non debout. Aussi, comme une condition de la responsabilité légale est le libre arbitre, celui qui donne son assentiment à une proposition erronée parce que quelque incertitude l'a affecté, s'il est homme de la science, est pardonnable. C'est pourquoi le Prophète - sur lui soit la paix - a dit : « Qu'un juge produise un effort de jugement personnel et tombe juste, il sera doublement récompensé. Qu'il se trompe, il aura une récompense [simple]. » Or y a-t-il juge plus éminent que celui qui juge que l'être est tel plutôt que tel ? Ces juges-là, ce sont les savants auxquels Dieu a réservé - et à eux seuls - le droit d'interpréter ; et cette erreur dont la Loi stipule qu'elle est pardonnable, c'est celle qui peut être le fait des savants lorsqu'ils examinent les questions extrêmement ardues que la Révélation les a engagés à examiner. » [D.D. GF p. 137 ; même conclusion §44 p.145-147 concernant la discussion d'une question difficile : la résurrection des corps]

sorte d'erreurs du point de vue de la Loi : l'erreur pardonnable lorsqu'elle est le fait d'hommes aptes à pratiquer l'examen rationnel dans le domaine où elle a été produite (...) et impardonnable si elle provient de quelqu'un qui n'est pas de la partie ».

3.2. La condamnation de la théologie dogmatique : inutile, incertaine et dangereuse.

Averroès renverse ensuite l'accusation habituelle : ce sont les théologiens sectaires eux-mêmes qui ont des pratiques blâmables aux yeux de la Loi musulmane :

- 1° car ils interprètent mal sans en avoir les moyens intellectuels
- 2° car ils interprètent TOUT même ce qui n'a pas besoin d'être interprété
- 3° car ils répandent ensuite leurs erreurs dans le peuple.

La fin du §44 rappelle le principe général (cf. ci-dessus §56), respecter la voie qui convient à chacun pour ne pas semer le trouble dans la foi : *« Ceux qui ne sont pas hommes de la science, eux, ont l'obligation de recevoir [les énoncés portant sur cette question] dans leur sens obvie ; les interpréter serait, de leur part, infidélité, dans la mesure où cela conduit à l'infidélité. Et voilà la raison de notre opinion suivant laquelle l'interprétation, pratiquée par des gens auxquels il est fait obligation de croire en le sens obvie, est infidélité : parce qu'elle conduit à l'infidélité. Quant aux hommes habilités à interpréter, et qui divulguent ces interprétations à l'intention de ces gens, ils les provoquent à l'infidélité. Or, qui provoque à l'infidélité est un infidèle.*

Et le §45 montre que, voulant bien faire, Ghazâlî a néanmoins violé ce principe et nuï à la philosophie comme à la religion §45. *C'est pourquoi les interprétations ne doivent pas être couchées par écrit, hormis dans les ouvrages de démonstration, car si elles se trouvent dans ces livres-là, seuls les gens de démonstration y auront accès. Mais les consigner dans d'autres livres, et employer [pour les exposer] des méthodes poétiques et rhétoriques, ou dialectiques, comme le fait Abû Hamid, c'est pécher contre la Révélation et contre la philosophie, même si cet homme a cru bien faire. Car son intention, était ce faisant que s'accroisse le nombre des hommes de sciences, mais en réalité le nombre de dépravés en a été accru. Dès lors, certaines personnes en seront venues à dénigrer la philosophie ; d'autres à dénigrer la loi Révélée » [D.D. GF p. 147 - tout ce § peut-être lu sans difficulté, y compris la fin qui reproche son éclectisme à Ghazâlî : « avec les Ash'arites, il est ash'arite, avec les Soufis, soufi, avec les philosophes, philosophe »]*

Leurs travaux sont inutiles : car (§65) *« les méthodes qu'ils ont employées pour établir [la validité] de leurs interprétations ne conviennent ni à la foule ni à l'élite : ni à la foule parce qu'elles sont plus abstruses que les méthodes communes au plus grand nombre ; ni à l'élite, car si on les examine, on s'aperçoit qu'elles ne satisfont pas aux conditions de la démonstration » [D.D. GF, p.165].*

Comme le dit Bensaada¹ « dans l'esprit d'Averroès, si on peut comprendre que les gens de la masse soient sensibles au style des figures et des symboles et que le procédé d'interprétation démonstrative reste limité à ceux qui en sont capables (les philosophes), on ne voit pas, en revanche, l'utilité des théologiens dialecticiens qui ne peuvent satisfaire les exigences ni des premiers ni des seconds. (...) Les méthodes dialectiques des théologiens ne répondent pas à l'attente des croyants moyens parce qu'elles leur restent de toute façon « obscures ». Mais elles ne peuvent rencontrer les exigences rationnelles des gens d'esprit dans la mesure où elles restent loin de la rigueur de la syllogistique aristotélicienne qui, seule, avait les faveurs d'Averroès. »

Les sectes théologiques sont dangereuses : Le passage clé est ici le § 64 : « c'est du fait des interprétations, et du fait de l'opinion que celles-ci devraient, du point de vue de la Loi révélée, être exposée à tout un chacun, que sont apparues les sectes de l'Islam, qui en vinrent au point de s'accuser mutuellement d'infidélité ou d'innovations blâmables, en particulier celles d'entre elles qui étaient perverses. Les Mutazilites ont ainsi interprété nombre de versets et de traditions prophétiques, et exposé ces interprétations à la foule. Ils ont de ce fait précipité les gens dans la haine, l'exécration mutuelle et les guerres, déchiré la Révélation en morceaux et complètement divisé les hommes. ». [D.D. GF, p.163]. Les Ash'arites [dont Ghazâlî], opposés aux Mutazilites, ont fait de même et « leurs penseurs spéculatifs sont devenus des oppresseurs des musulmans » [§66, D.D. p.165]

La condamnation par Averroès des sectes théologiques est donc sans appel. Elles sont très dangereuses ; leurs accusations mutuelles d'hérésie débouchent sur la violence, la persécution, l'intolérance et causent des désordres politiques : oppression et division des musulmans.

Parce que l'unité dogmatique est garante de l'unité religieuse, elle même garante de l'unité sociale, Averroès en tire la **conséquence politique** : "**§ 46 Ce que doivent faire les chefs politiques des Musulmans, c'est interdire ceux de ses livres [de Ghazâlî et plus généralement des théologiens] qui contiennent la science à qui n'est pas homme à pratiquer cette science, tout comme il leur incombe d'interdire les livres de démonstration à tous ceux qui ne sont pas hommes à la pratiquer**". [D.D. GF 149].

Les livres de sciences ne doivent circuler qu'entre savants (ce que confirme le § suivant). Rationalisme pour l'élite, fidéisme pour la masse.

CONCLUSION : IL NE PEUT Y AVOIR DE CONTRADICTION ENTRE FOI ET RAISON.

¹ Mohamed T. Bensaada, Professeur de Philosophie, Haute Ecole Libre, *Science et religion chez Avicenne et Averroès* (http://science-islam.net/article.php?id_article=657&lang=fr)

"Puisque donc cette Révélation est la vérité, et qu'elle appelle à pratiquer l'examen rationnel qui assure la connaissance de la vérité, alors nous, Musulmans, savons de science certaine que l'examen (des étants) par la démonstration n'entraînera nulle contradiction avec les enseignements apportés par le Texte révélé : car la vérité ne peut être contraire à la vérité, mais s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur" . (D.D. GF, § 18 p.117-119)

Pour Averroès, il n'y a pas à concilier la raison et la foi car il n'y a aucune contradiction *réelle* possible entre sagesse et révélation.

DISCUSSION / CONTREPOINT

⇒ **Religion et science** : imaginer, à partir des principes définis dans le Texte, ce que serait la ou les position(s) possible(s) d'Averroès découvrant la théorie de l'évolution des espèces?

⇒ **Qu'est-ce qu'être rationaliste ?** Dans la mesure où Averroès ne remet pas en question la Révélation (il croit au Coran comme livre révélé par Dieu) et admet un ordre surnaturel pouvant aller parfois contre elle (les miracles), **peut-on dire qu'il est « rationaliste » ?** Et dans la mesure où Galilée, Descartes Newton ou Kant croient eux aussi à la Révélation (chrétienne) et à un certains nombre de « mystères » (résurrection des corps), le sont-ils davantage ?

Différentes entrées concernant la liberté philosophique et scientifique

⇒ **La liberté de philosopher doit-elle être réservée à l'élite ?** Averroès accuse Ghazâlî d'irresponsabilité parce qu'il a mis les polémiques dialectiques à portée de tous au risque de diviser les croyants malgré ses intentions contraires de les amener à plus de foi. Son idée est que seuls les gens aptes à la démonstration savent être en désaccord entre eux sans s'accuser les uns les autres d'infidélités religieuses et se faire la guerre. Qu'en pensez-vous ?

⇒ **Le choix d'Averroès - le choix de Descartes.** Averroès, comme Descartes, a développé une métaphysique : il s'est interrogé sur les preuves de l'existence de Dieu, sur l'âme et le corps, sur la nature de l'intellect, l'origine de la connaissance, etc. . Pourtant, on l'a vu, il préfère que les livres de philosophie soient réservés à l'élite. Descartes de son côté, choisit d'écrire le *Discours de la Méthode* en français, suivi de ses traités scientifiques, dans la langue non savante du "vulgaire", convaincu qu'il est que le "bon sens" est la chose du monde la mieux partagée : « *Et si j'écris en français, qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin, qui est celle de mes précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens.* » (*Discours de la Méthode*, 6^{ème} partie). Beaucoup ont vu dans ce geste, la rupture inaugurale d'une modernité qui affirme que *l'autonomie* de pensée vaut pour tous les hommes. Qu'en pensez-vous ?

⇒ ***L'incapacité à faire de la philosophie ou des sciences (raisonner démonstrativement) est-elle une question de nature ou de culture (d'éducation)*** À l'époque d'Averroès, le Moyen-Age, la foule en Orient comme en Occident est ignorante, crédule, et son obscurantisme la rend dangereuse, facile à manipuler et à précipiter dans la violence (guerres saintes, persécutions des « hérétiques » ou des « infidèles » etc.). On peut comprendre que l'appel à entrer dans la voie démonstrative soit alors adressé uniquement à ceux qui en sont capables. Mais ***peut-on encore réserver cette voie à une élite dans des sociétés où, par l'éducation nationale, le peuple instruit est capable de science ?***

DOSSIER : COMPARAISON AVEC D'AUTRES PENSEURS MUSULMANS

AL-GHAZALI

[C'est sont les thèse de ce grand adversaire d'Averroès qui finiront pas l'emporter en terre d'Islam. Philosophie et sciences émigreront alors sous des cieux plus hospitaliers]

La Délivrance de l'Erreur

« **Danger d'admettre la Philosophie.** - Les ouvrages des Philosophes, par exemple le Livre des "Frères de la Pureté", sont truffés de sentences des Prophètes et de maximes des Mystiques. On peut alors les apprécier et les admettre. Mais ce serait accepter l'erreur de leur enseignement, sous prétexte de ménager la part de vérité qu'ils renferment. En raison de ce danger, il faut interdire de les lire. Cette précaution indispensable rappelle la prudence qui doit tenir éloignés de la mer ceux qui ne savent pas nager, et garder les enfants à distance des serpents. Un charmeur de reptiles ne doit pas les manipuler en présence de son petit enfant, car celui-ci voudra l'imiter à son tour. Il faut donc qu'il prêche d'exemple. »

Al-Munqid Min Adalal (*Délivrance de l'Erreur*)

L'Incohérence des philosophes

« J'ai constaté qu'il y a un groupe de gens [les philosophes] qui se considèrent comme supérieurs à leurs semblables par leur intelligence et leur perspicacité. Ils ont abandonné tous les devoirs religieux que l'islam impose à ses croyants, ils se sont moqué des commandements positifs de la religion qui ordonnent l'accomplissement des actes de dévotion et l'observation des interdits. Ils Elles ont défié les injonctions de la Loi Sacrée. **Non seulement ils ont outrepassé ses limites mais ils ont renoncé à toute Foi par leur indulgence à l'égard de diverses spéculations**, suivant en cela l'exemple de « ces hommes qui se détournent du chemin de Dieu, cherchent à le rendre de travers et refusent de croire à la vie future ». Leur hérésie ne s'appuie sur rien d'autre que sur la

répétition crédule - comme chez les Juifs et des Chrétiens - de ce qu'ils ont entendu par d'autres ou vu autour d'eux. (...)

Les hérétiques de notre époque ont entendu les noms grandioses de personnes comme **Socrate, Hippocrate, Platon, Aristote et autres**. Ils ont été trompés par les exagérations de leurs disciples au sujet des résultats de l'exceptionnelle puissance intellectuelle que possédaient leurs anciens maîtres ; que les principes qu'ils avaient découverts étaient incontestables ; que les sciences mathématiques, logiques, physiques et métaphysiques étaient les plus profondes ; que leur extrême intelligence justifiait leurs téméraires tentatives pour découvrir les choses cachées par des méthodes déductives ; et qu'avec toute la subtilité de leur intelligence l'originalité de leurs perfections **ils rejetèrent l'autorité des lois religieuses et contestèrent la validité des dogmes des religions** historiques, croyant que toutes ces choses n'étaient que simples conventions [nawamis du grec : nomos] et pieux mensonges . »

[...]

« Si quelqu'un dit : maintenant que vous avez analysé les théories de philosophes, concluez-vous que celui qui les croit mérite d'être **accusé d'infidélité et puni de mort** ? Nous répondrons : il est inévitable d'accuser les philosophes d'infidélité dans la mesure où trois problèmes en relèvent explicitement : 1. le problème de l'*éternité* du monde puisqu'ils soutiennent que toutes les substances sont éternelles 2. leur affirmation que l'intelligence divine ne connaît pas les *particuliers* 3. leur négation de la *résurrection* des corps. »

L'Incohérence des philosophes (Tahafut al-Falasifa), introduction et conclusion

IBN KHALDOUN

Les Prolégomènes

[Du bon usage et des limite de la théologie rationnelle]

La théologie scolastique (*Eilm el-Kelam*) est une science qui fournit les moyens de **prouver les dogmes de la foi par des arguments rationnels**, et de réfuter les innovateurs qui, en ce qui concerne les croyances, s'écartent de la doctrine suivie par les premiers musulmans et par les observateurs de la *Sonna*. Le fond de ces dogmes est la profession de l'unité de Dieu. (...)

(....) En somme, nous dirons que la connaissance de cette branche de science qui s'appelle la **scolastique** n'est pas maintenant nécessaire pour l'étudiant, **puisque'il n'existe plus d'hérétiques ni d'impies**, et que les livres et compilations laissés par les grands docteurs orthodoxes sont parfaitement suffisants pour nous guider. **L'emploi de preuves tirées de la raison** était bon quand il fallait défendre la religion et en confondre les adversaires ; mais aujourd'hui (il n'en est pas ainsi, car) il ne reste (de ces opinions dangereuses) qu'une ombre de doctrine, dont nous devons repousser les suppositions et les assertions par respect pour la majesté de Dieu . (....) **nous ne devons pas chercher à en démontrer la vérité au moyen de la raison** ni (à la concilier avec la raison) quand celle-ci la repousse. Au contraire, **nous devons croire avec une**

foi sincère à ce que le législateur nous a prescrit, admettre ses doctrines comme des connaissances certaines, nous abstenir de parler au sujet de dogmes que nous ne comprenons pas, nous en rapporter (pour leur vérité) au sentiment du législateur et mettre la raison de côté.

Ce qui porta les scolastiques à faire autrement, ce furent les nouveautés spéculatives, émises par des gens impies dans les discours qu'ils dirigeaient contre les croyances que nous tenons des premiers musulmans. **Cela décida les scolastiques à les réfuter par des arguments** de la même espèce que ceux qu'ils avaient employés ; aussi se trouvèrent-ils obligés de **se servir de raisonnements tirés de la spéculation** pour appuyer les croyances que les anciens nous ont transmises. Mais la scolastique n'a pas pour objet de rechercher la vérité ou la fausseté des problèmes qui appartiennent à la physique ou à la métaphysique ; de telles recherches ne sont **pas de sa compétence**.

LA PHILOSOPHIE EST UNE SCIENCE VAINES EN ELLE-MEME ET NUISIBLE DANS SON APPLICATION

[qui sont les philosophes ?]

Ils ont enseigné aussi que les **dogmes de la foi**, étant du nombre des choses qui rentrent dans le domaine de l'intelligence, **peuvent être établis au moyen de la raison, sans qu'on ait recours à la foi** .

Tels sont les hommes que l'on désigne par le terme *falasâfa*, pluriel de *faïlasouf*, mot qui appartient à la langue grecque et signifie *aimant la sagesse* [...] Leur grand maître dans ces doctrines, celui qui en exposa les divers problèmes, qui en réunit les principes dans un corps d'ouvrage et en mit par écrit les démonstrations, fut, à ce que nous avons appris, il y a bien des années, le Macédonien **Aristote**, disciple de **Platon**, précepteur d'Alexandre, et natif d'un pays grec appelé la *Macédoine*. On le nommait *le premier précepteur* par excellence, parce qu'il fut le premier qui enseigna la logique. [...] Il y eut ensuite, parmi les musulmans, quelques hommes qui accueillirent ces doctrines et suivirent les opinions d'Aristote, sans penser à s'en écarter. [...] Parmi les plus notables d'entre ces philosophes, on distingue Abou Nasr Al-Farabi, qui florissait dans le IV^e siècle, du temps de Seïf ed-Doula ¹, et Abou Ali Ibn Sîna (Avicenne), qui vivait dans le V^e siècle ² [...]

[Pourquoi la philosophie est vaine et dangereuse]

Passons à leurs **jugements au sujet des êtres qui sont hors de la portée des sens**, c'est-à-dire des êtres spirituels, ceux dont l'étude forme la *science divine*, ou la métaphysique. Je ferai observer que **l'essence de ces êtres nous est absolument inconnue**, que la compréhension ne saurait l'atteindre et que **le raisonnement est incapable de nous la faire connaître**. (...) **On ne peut donc pas employer le raisonnement à leur égard**, et on ne possède aucun moyen qui nous permette d'en établir l'existence [...] la nature de l'âme et ses attributs,

¹ Seïf ed-Doula, souverain d'Alep, du nord de la Syrie et des contrées voisines, mourut l'an 356 (967 de J. C.).

² Avicenne mourut l'an 428 de l'hégire (1037), à l'âge de cinquante-sept ans.

est une matière si profonde, qu'il n'y a aucun moyen d'en prendre connaissance. [...] Le lecteur voit maintenant que cette science ne conduit pas au but que les philosophes se sont proposé et autour duquel ils tournent encore sans l'atteindre.

Ajoutons qu'elle [la philosophie] renferme des principes contraires à la loi divine et en opposition avec le sens évident des textes sacrés. La seule utilité qu'elle peut avoir, autant que nous le sachions, c'est d'aiguiser l'esprit en le rendant capable d'obtenir, au moyen de preuves et de démonstrations, la faculté de raisonner avec exactitude et justesse. Cela doit arriver, parce que l'art de la logique impose l'obligation d'observer scrupuleusement les lois qui règlent la forme et la composition des syllogismes. [...] **Quant au mal qui en résulte, le lecteur vient de l'apprendre.** Aussi je recommande fortement à celui qui veut étudier ces sciences de **se tenir toujours en garde contre les suites pernicieuses qui en résultent**, et de ne pas s'y engager avant de s'être bien pénétré des doctrines renfermées dans la loi divine et de s'être mis au courant de ce que l'exégèse coranique et la jurisprudence offrent de certain. Personne ne doit s'y appliquer, qui ne s'est pas rendu maître des sciences religieuses. Il y a malheureusement peu d'étudiants en philosophie qui parviennent à éviter les dangers que je viens de signaler.

MOQADDIMAT (*Les Prolégomènes*), Troisième partie, SIXIÈME SECTION, Librairie orientaliste, Paul Geuthner, Paris, 1934 (réimpression de 1996)

AL-KINDI (801-873)

La philosophie première

[Al-Kindî aborde ici la question du droit de recourir aux textes philosophiques pour rechercher la vérité ; au début de sa *Philosophie Première*, il se fonde sur un passage de la *Métaphysique* d'Aristote une théorie du progrès en philosophie qui est aussi un plaidoyer pour l'assimilation de la pensée grecque.]

Il faut que notre gratitude soit grande envers ceux qui prirent une modeste part dans la recherche de la vérité et bien plus grande encore envers ceux qui y prirent une large part. Car ils nous ont fait partager les fruits de leur réflexion et nous ont rendus plus aisée la compréhension des vérités cachées en nous fournissant les prémisses qui facilitent l'accès à la vérité. Sans ces hommes [les philosophes grecs], et même si une intense recherche s'était poursuivie durant nos époques, il n'aurait pas été possible de rassembler les principes vrais grâce auxquels nous avons été éduqués... Tout ceci a été accumulé pendant les temps antérieurs, période après période jusqu'à notre temps avec une intense recherche, une profonde persévérance et avec la volonté de ne jamais ménager sa peine...

Aristote, le plus éminent des Grecs en philosophie a dit : « Il nous faut être reconnaissants envers les pères de ceux qui ont apporté une part de vérité ; ils furent en effet la cause de leur existence ; et combien plus reconnaissants nous le serons-nous envers ces derniers [leurs fils], car de même que leurs pères ont

été cause pour eux, de même ceux-ci le sont-ils de ce que nous atteignons la vérité. » Qu'il s'exprime d'heureuse façon !

Nous ne devons pas avoir honte d'apprécier la vérité et de la faire nôtre, d'où qu'elle vienne, même si elle vient des générations antérieures et peuples étrangers. Car rien ne vaut plus pour celui qui cherche la vérité que la vérité même. La vérité n'est jamais indigne ; elle ne diminue jamais qui la dit, ni qui la reçoit. Au contraire, la vérité ennoblit ».

Al-Kindî, *La philosophie première (Al-Falsafa Al-Ula)*.

Au fil des numéros, Côté Philo aborde tous les grands domaines et aspects de la culture du métier de professeur de philosophie, constituant ainsi un instrument d'information et de réflexion régulièrement alimenté et renouvelé. Selon les livraisons, nous proposons ainsi :

- Des informations institutionnelles et l'éclairage qu'elles nécessitent
- Des *Dossiers* sur des problèmes importants et faisant débat
- Des *Notes de lecture* à vocation pédagogique
- Des *États de la recherche*, synthèses sur un champ ou un philosophe, proposées par des chercheurs
- Des pratiques pédagogiques de terrain, *En classe*
- *A l'Étranger*, la dimension internationale de l'enseignement de la philosophie
- Ainsi que les *Humeurs* qui parfois s'imposent...

